MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

revue littéraire et scientifique

163-164

quatorzième année

Juillet-Août 1967

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	**38 F**	**19 F**
Etranger	**50 F**	**25 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **3,50 F**

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1967 »
— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1967. N° 413 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUATORZIÈME ANNÉE JUILLET-AOUT 1967

SOMMAIRE

Des Dieux et des garçons, étude sur l'homosexualité dans la Mythologie grecque, par MARC DANIEL 333

Un amour d'hommes dans « La débâcle » de Zola, par DEMIS 342

Nuit d'orage, par RAYMOND NORMAND 349

De l'Espagne, des gitans et d'un certain ésotérisme homophile, par FRANÇOISE d'EAUBONNE 361

Barbey d'Aurevilly, par JACQUES FREVILLE 365

Poèmes de MAURICE BERCY 332-341

LIVRES :

Colette, de Robert PHELPS 371

Chienne de vie et les Monstres de l'été, de Françoise d'EAUBONNE 372

Oscar Wilde, de Philippe JULLIAN 374

ARTS :

A propos d'une exposition 377

PETIT MATIN

Toutes les étoiles vacillent
Une seule encore au ciel brille
Sa lumière entre en ma pupille
Un feu renait sous les brindilles.

L'ange est resplendissant de vie
Adieu les souvenirs de pluie
Les faux amours tout noirs de suie
Le soleil est de la partie.

Voici l'enfant lampadéphore
Mon âme en pourpre se colore
Dans l'extase je m'évapore
Il est l'idole que j'adore.

Mes larmes coulent de tendresse
Je défaille sous sa caresse
Ah ! mourir suffoqué d'ivresse
Je veux mourir en cette messe.

MAURICE BERCY.

DES DIEUX ET DES GARÇONS

ÉTUDE SUR L'HOMOSEXUALITÉ DANS LA MYTHOLOGIE GRECQUE

par MARC DANIEL.

La mythologie grecque est intimement liée à la culture occidentale. Soit directement, grâce au génie éternel d'Homère et des grands tragiques athéniens, soit par l'intermédiaire des Romains, elle a nourri toute la poésie et tout l'art de l'Europe depuis la Renaissance. Sous leur nom latin, Vénus, Minerve, Jupiter, Mercure, font partie du fonds commun de toute notre civilisation. Il pourrait donc sembler à la fois superflu et présomptueux d'en parler une fois de plus : que nous reste-t-il à en apprendre, qui ne figure dans tous les manuels et dans tous les dictionnaires ?

Un tel raisonnement serait légitime, s'il ne fallait compter avec cet ennemi auquel se heurte si souvent l'historien des mœurs : l'hypocrisie universellement régnante en matière d'homosexualité.

Les dieux de l'Olympe étaient, presque tous, d'intrépides pédérastes, voire même des invertis : les textes grecs nous en sont garants. Mais les manuels et les dictionnaires se gardent bien de révéler à leurs lecteurs cet aspect, peu conforme à la morale bourgeoise, de la mythologie. L'image que le public se fait de cette dernière en est singulièrement affadie.

Car il s'agit de tout autre chose que d'anecdotes plus ou moins scabreuses et pittoresques, dépourvues de signification profonde. La mythologie grecque a été l'expression du sentiment religieux chez le peuple du monde le plus sensible à la beauté. A ce titre, elle est imprégnée de tout ce

que l'amour de la beauté a pu inspirer de plus élevé dans le domaine de la spéculation philosophique. Plusieurs milliers d'années avant Freud, avant Jung et avant la « psychologie des profondeurs », les mythes grecs ont plongé jusqu'aux racines de l'inconscient collectif de l'humanité.

I. — LES MYTHES GRECS, ORIGINE ET EVOLUTION

Comme l'exprime fort justement un des plus grands hellénistes d'aujourd'hui, « la mythologie grecque apparaît comme une lampe qui éclaire les coins les plus secrets de l'âme humaine. Il n'est pas de problème de l'être et du destin qu'elle n'ait cherché à résoudre » (1). Et parmi ces problèmes, celui du sexe est l'un de ceux sur lesquels elle apporte les lumières les plus troublantes.

A l'inverse des légendes religieuses de beaucoup de peuples (en particulier du nôtre, dont les vies de saints sont remplies de récits d'atrocités et dont les sculptures de cathédrales grouillent de démons hideux), la pensée religieuse grecque a créé en majorité des mythes d'une sereine poésie, qui a contribué pour une large part à leur succès et à leur diffusion universelle. Derrière chaque phénomène naturel, le cours des rivières, l'orage, la végétation et les saisons, comme derrière chaque grand problème humain, la vie et la mort, la jeunesse et la vieillesse, l'amour filial et l'amour tout court, les Grecs ont, par leur génie propre, imaginé une explication légendaire presque toujours noble et belle. Jamais plus le monde occidental n'a connu une telle harmonie entre la nature et la religion, une telle connivence entre l'humanité et la divinité. Beaucoup de modernes en ont conservé la nostalgie :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère
Secouait, vierge encor, des larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les faunes indolents couchés dans les roseaux ?
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse,

(1) Georges Méautis, *Mythes inconnus de la Grèce antique*, Paris 1944, p. 77.

Où du nord au midi sur la création
Hercule promenait l'éternelle justice
Sous un manteau sanglant taillé dans un lion ? (2)

Cependant la mythologie grecque n'est pas uniquement un recueil de légendes lumineuses peuplées de nymphes et de beaux garçons. Elle ne s'est pas créée d'un seul coup, elle n'a pas puisé à une seule source, elle n'est pas restée immuable pendant les douze ou treize siècles qui se sont écoulés d'Homère au triomphe du christianisme. Et Homère lui-même, qui est parmi les plus anciens auteurs à avoir parlé des dieux grecs, avait derrière lui de longs siècles, parfaitement obscurs pour nous (et sans doute pour lui aussi) de formation des légendes. L'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui ne sont pas antérieurs au IX[e] siècle avant Jésus-Christ, et la *Théogonie* d'Hésiode qui est de la fin du VIII[e] siècle, montrent une mythologie déjà bien formée, complexe dont les racines plongent, bien au-delà de l'histoire, dans la nuit obscure de la préhistoire, alors que les ancêtres des Grecs étaient des nomades errant dans les plaines de la Russie méridionale ou sur les plateaux du Caucase. Bien entendu, les Grecs classiques n'avaient plus conscience de ce très lointain passé — mais la trace en restait, indélébile, dans certains aspects de leur mythologie.

Dans ces conditions, il est aisé de comprendre pourquoi la mythologie classique offre des aspects aussi variés et parfois aussi difficiles à concilier entre eux. Elle ressemble un peu à ces monuments dont la construction a demandé plusieurs siècles et où se trouvent juxtaposés avec plus ou moins de bonheur plusieurs corps de bâtiment de style différent. En gros, nous essayerons de distinguer, dans les mythes grecs tels qu'ils nous ont été transmis par les poètes et les écrivains classiques, cinq catégories, — cinq origines si l'on préfère.

Tout d'abord, les mythes « primordiaux », ceux qui correspondent à la plus ancienne pensée religieuse sur les phénomènes de la nature : ainsi, sous sa forme primitive, le mythe de Demeter (3) et de sa fille Perséphone (4), qui « explique » l'alternance des saisons et le mystère de la végétation.

(2) A. de Musset, *Rolla*.

(3) Cérès en latin.

(4) Proserpine.

En second lieu, nous rencontrons les mythes historiques, qui se rattachent en général aux familles régnantes des divers clans ou des diverses tribus de la préhistoire grecque, et qui ont été l'objet au cours des âges d'innombrables embellissements et commentaires. Chaque cité grecque a eu ainsi son héros ou ses héros fondateurs, généralement fils d'un des principaux dieux, et certains de ces héros ont été à l'origine d'un cycle de légendes qui constituent de véritables « sous-mythologies » à l'intérieur de la grande : ainsi, le cycle d'Œdipe à Thèbes (avec des noms aussi célèbres que Jocaste, Etéocle et Polynice, Antigone), le cycle des Atrides à Argos (avec Agamemnon, Ménélas, Hélène, Clytemnestre, Oreste, Iphigénie), le cycle de Thésée à Athènes (qui rappelle les noms de Minos, d'Ariane, de Phèdre, d'Hippolyte), etc...

La troisième catégorie de mythes, greffée peu à peu sur les autres, est d'origine non-grecque. Au fur et à mesure qu'ils entrèrent en contact avec les peuples de la Crète, de l'Asie Mineure, du Moyen-Orient, de l'Egypte, les Grecs ont adopté certains de leurs mythes religieux, et les ont rattachés aux leurs propres au point qu'il n'est pas toujours possible de préciser avec certitude si tel ou tel dieu est d'origine purement grecque ou non. Ainsi, Dionysos (5) est un dieu d'origine probablement thrace, dont la légende est assez nettement différente des mythes purement grecs (elle nous intéresse d'ailleurs tout particulièrement ici, comme nous le verrons plus loin). Les Grecs l'ont annexé en en faisant le fils de Zeus (6). Parfois on a naturalisé des mythes non grecs : ainsi Astarté, la déesse syrienne, confondue avec Aphrodite (7), ou le dieu égyptien Osiris, assimilé assez superficiellement avec Dionysos, le tout aboutissant, à l'époque alexandrine, à un véritable « amalgame » de la mythologie grecque avec les diverses mythologies du Proche Orient.

Enfin, avec la quatrième catégorie de mythes, nous abordons un autre aspect de la pensée religieuse antique : il s'agit de ce que nous qualifierons de « mythes après-coup », destinés à expliquer et à justifier des rites ou des coutumes

(5) Bacchus. L'origine grecque de Dionysos est défendue par H. Jeanmaire dans le belle étude qu'il a consacrée à ce dieu, mais de toute façon les Grecs de l'époque classique considéraient son mythe comme venu de Trace.

(6) Jupiter.

(7) Vénus.

dont la véritable signification, remontant à la préhistoire, était perdue. Tels étaient, notamment, les mythes qui prétendaient révéler l'origine des rites de travestissement, dont nous parlons plus loin. Dans le même ordre d'idées se situent les mythes poétiques « expliquant » certains phénomènes naturels, et qui sont souvent plus des légendes folkloriques que des mythes religieux à proprement parler. La plupart des histoires pédérastiques des dieux grecs appartiennent justement à cette catégorie, qui est évidemment la plus tardive des quatre, et où trouvent place les innombrables « métamorphoses » chères aux poètes alexandrins et latins, dont Ovide n'est que le plus célèbre mais nullement le seul.

Ce bref aperçu est suffisant pour nous faire soupçonner à quel point la mythologie classique est peu homogène. Entre tant de mythes d'origine diverse, les tentatives d'harmonisation et de systématisation ont été nombreuses, mais elles ont toujours eu quelque chose d'artificiel. Le bel édifice de la mythologie gréco-latine, telle qu'on la trouve résumée dans les manuels, est une vue de l'esprit. En réalité, les poètes ne s'entendaient pas sur de nombreux points de l'histoire des dieux, et de nombreuses légendes restaient obscures et incompréhensibles, même pour des gens comme Sophocle et Euripide. Ajoutons, car cela est essentiel, que la plupart des mythes, à l'origine, étaient très localisés : ils s'appliquaient au culte du dieu de tel ou tel clan, de telle ou telle cité, ou même au culte de telle ou telle statue vénérée dans tel ou tel temple en particulier (8). Les poètes et les mythographes ont, par la suite, fondu ensemble toutes les légendes en en attribuant plusieurs au même dieu ou à la même déesse, mais les différences sont restées sensibles. L'Artémis (9) qu'on vénérait en Tauride avait une légende et une physionomie notablement différentes de celles de l'Artémis d'Ephèse. L'Apollon de Delphes n'était pas exactement l'Apollon de Délos. Et précisément nous verrons que plusieurs des mythes homosexuels sont très étroitement localisés, ce qui laisse supposer qu'ils se rapportaient à des coutumes ou à des rites également homosexuels propres à certains sanctuaires et plongeant leurs racines dans une tradition immémoriale. Ainsi dès le début de cette étude,

(8) *Cf.* le culte de « Notre-Dame de Lourdes », « Notre-Dame de Fatima », etc... : à bien des égards, ce sont autant d'idoles différentes, qui ont des chapelles et des autels distincts dans une même église.

(9) Diane.

nous retrouvons le problème, fondamental dans toute recherche sur l'homosexualité antique, des origines préhistoriques : autrement dit celui du caractère « magico-religieux » de l'homosexualité.

II. — DIONYSOS ET LA CONFUSION DES SEXES

Les peuples primitifs ont, envers tout ce qui constitue une rupture de l'ordre naturel, une attitude ambiguë, qui peut être considérée tantôt comme de l'adoration, tantôt comme de l'horreur (10) mais qui, de toute façon, élève autour du phénomène ou du personnage considéré une barrière rituelle infranchissable. Le prestige des sorciers vient de là; de là aussi, la terreur qu'inspirent aux primitifs les êtres anormaux, les albinos, les hommes difformes, etc... Or, parmi les lois de la nature, une de celles qui s'imposent le plus à l'observation est celle de la dualité ds sexes. Toutes les religions, mêmes les plus rudimentaires, ont des rites en relation avec l'acte sexuel, symbole et source de la fertilité, de la croissance des plantes, de la reproduction des animaux et de la survie de l'espèce humaine. De cette réflexion sur le mystère des sexes, dont la dualité donne naissance à la vie, presque tous les peuples ont été plus ou moins consciemment conduits à la croyance que la divinité, le principe initial de toutes choses, devrait être à la fois homme et femme — pour pouvoir se féconder soi-même et créer ainsi le monde.

L'idée de dieux bi-sexués (androgynes, pour employer le mot grec) est commune à un très grand nombre de mythologies, avec, toujours, cet arrière-plan de spéculation sur le mystère de la vie. Bien que les Grecs de la préhistoire n'aient peut-être pas été parmi les peuples les plus tourmentés par ce problème, la religion grecque classique n'en a pas moins conservé un certain nombre de mythes d'androgynie, qui restent les témoins de très anciennes croyances de cet ordre (11).

(10) En latin, *sacer* signifie à la fois *sacré* et *maudit*.

(11) Sur toute cette question de l'androgynie divine, voir M. Delcourt, *Hermaphrodite : mythes et rites de la bisexualité dans l'Antiquité classique* (Paris 1958), p. 28-50; et M. Eliade, *Traité d'histoire des religions* (Edition de 1959), p. 359-363. Rappelons que l'androgynie mythique dont nous traitons ici n'a rien avoir avec le « mythe de l'androgyne » de Platon, création purement philosophique et abstraite sans caractère religieux.

Ainsi, lorsqu'on voit Zeus être enceint de sa fille Athéna (12) et la porter neuf mois dans sa tête, ou encore le même Zeus porter dans sa cuisse l'enfant Dionysos né avant-terme à la mort de sa mère, on a bien le droit de songer à des survivances obscures de très vieux mythes d'un dieu androgyne qui donnait naissance à ses enfants comme une femme.

En dehors de la Grèce proprement dite, et surtout dans les régions qui avaient subi l'empreinte sémitique, les rites et les mythes androgyniques étaient nombreux, et le restèrent jusqu'à la fin de l'Antiquité.

Il est difficile de dire avec certitude s'ils concernaient, dès l'origine, des divinités locales « naturalisées » grecques par la suite, ou des divinités réellement helléniques, mais la première hypothèse apparaît bien plus probable. En tout cas, ils sont en majeure partie groupés sous les deux noms de Dionysos et d'Héraklès.

Dionysos — nous l'avons vu — était un « tard venu » dans la famille olympienne (13). Il traînait avec lui tout un attirail mythique et rituel fort mêlé, en relations avec de très antiques cultes naturistes assez sauvages. Or, c'est à la fois un dieu fortement viril (certains textes le nomment « le dieu bandeur », « le dieu aux grandes couilles ») et un dieu semi-féminin (en Macédoine on le vénérait sous le titre de *Pseudanôr* : le « Faux-Homme »; le poète Eschyle l'appelle « homme-femme » (14). On voit donc sa foncière ambiguïté sexuelle.

A l'époque classique, le côté efféminé l'emporte chez lui sur le côté masculin; on le représente comme un jeune homme gras, imberbe, couronné de pampres et toujours entre deux vins — c'est toujours ainsi, d'ailleurs, qu'on s'imagine en général aujourd'hui Bacchus. Son culte comportait l'« Orgie » rituelle des Bacchantes, sortes de prêtresses qui, saisies de folie mystique et sous l'empire de l'ivresse, vagabondaient à travers la campagne en poussant des hurlements, et finissaient par déchirer un animal dont elles mangeaient la chair crue.

(12) Minerve.

(13) Sur l'ensemble du mythe de Dionysos, voir P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (Paris 1951), p. 126 sq., et H. Jeanmaire, *Dionysos* (Paris 1951). Sur les aspects androgyniques de ce mythe, M. Delcourt, *Hermaphrodite*, p. 39-43.

(14) Eschyle, fragment cit. par M. Delcourt, *Hermaphrodite*, p. 40.

Cependant, le souvenir très précis subsistait du rôle ultra-viril de Dionysos, symbolisé souvent par un énorme phallus. Le dieu Priape, personnification du membre viril dans toute sa gloire, faisait partie du cortège de Dionysos, et dans les fêtes de ce dernier on portait en procession des phallus dressés (15).

Le mythe de Dionysos, dieu phallique, contient un épisode assez extraordinaire et — pour notre mentalité d'aujourd'hui — plutôt déroutant. Au cours de ses voyages (car ce fut un dieu grand voyageur), Dionysos demanda un jour son chemin à un paysan nommé Polymnos. Celui-ci lui donna le renseignement, mais lui demanda en échange une faveur assez insolite : celle de le... sodomiser (si toutefois ce terme emprunté à l'histoire juive peut ici convenir). Dionysos ne s'étonna pas de la demande de Polymnos, ni ne s'en indigna. Il s'excusa seulement d'être trop pressé de pouvoir faire la chose sur-le-champ, mais promit de la faire à son retour.

Malheureusement, lorsqu'il revint de son voyage, le pauvre Polymnos était mort et enterré. Dionysos n'avait qu'une parole : il tailla dans le bois d'un arbre un gros phallus, et l'enfonça dans la terre du tombeau en lui imprimant le mouvement de va-et-vient approprié. Ainsi Polymnos connut, après sa mort, ce plaisir qu'il avait désiré en vain de son vivant.

Bien entendu, le sens profond du mythe est tout autre que polisson. C'est, au premier chef, un mythe de fertilité, comme il convient au dieu de la vigne. Le phallus enfoncé dans le sol est un rite que connaissent plusieurs religions primitives, et qui appartient au domaine de la « magie imitative » : on mime l'acte sexuel pour provoquer la fertilité du sol (16). Le mythe de Polymnos est de ceux qui ont dû être inventés après coup pour expliquer un rite dont le sens primitif s'était perdu.

Comme on peut s'y attendre, le culte de Dionysos comportait de nombreux rites androgyniques; ainsi, lors des fêtes nommées « Oschophories », après la vendange (n'oublions pas que Dionysos est le dieu du vin), une procession

(15) *Cf.* H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 42; L. Gernet et A. Boulanger, *Le génie grec dans la religion* (Paris 1932), p. 47.

(16) Très nombreux exemples dans tous les traités d'histoire des religions : par exemple J.G. Frazer *Le Roi magicien* (traduction française 1935), p. 86-104; M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Edition 1964, p. 221 sq.; etc...

se déroulait d'Athènes à Phalère, conduite par deux garçons en robes de femme. Aux « Anthesthéries » — la principale fête de Dionysos à Athènes —, les porteurs de phallus, s'il faut en croire l'écrivain Philostrate, étaient vêtus en femmes; ce travestissement existait aussi en Egypte sous les Ptolémées, à une époque où Dionysos était quelque peu confondu avec Osiris : on ne saurait guère imaginer symbolisation plus parlante de l'union des deux sexes en un seul être, — phallus et robe féminine.

(*à suivre*)

MARC DANIEL.

SCRUPULES

Je ne mérite pas ces doux empressements,
L'émerveillement pur d'un si confiant sourire,
Ce regard qui me dit ce que tu n'oses dire,
Je ne mérite pas que nous soyons amants.

En toi tant de douceur. Pourrais-je impunément
Ternir cette innocence et cette vierge cire,
Planter mon vieux drapeau sur ton jeune navire ?
J'ai quelquefois vécu si peu correctement.

En toi tant de ferveur et d'ignorance aussi,
Tant d'ardente jeunesse et de candide espoir,
Si je dis qui je suis quel sera ton souci !

Je suis celui qui meurt et veut te décevoir;
M'enfuyant je demeure idole d'un novice,
Et détruis cet amour pour ne pas qu'il périsse.

MAURICE BERCY.

UN AMOUR D'HOMMES DANS « LA DÉBACLE » DE ZOLA

par DEMIS.

Je ne sais plus où, j'ai lu qu'un homophile avait un jour envoyé à Zola le récit de sa vie pour en faire un roman. Mais l'auteur de *Germinal* avait d'autres chats à fouetter. Il paraît, cependant, que l'attrait de l'homme pour l'homme ne lui avait pas échappé (bien qu'il ne s'en soit pas occupé autant que Balzac) et qu'il fut tenté d'écrire un livre à ce sujet. J'avoue ne pas avoir lu tout Zola, mais dans *La Débâcle* l'attention est attirée par une amitié, sinon particulière, au moins d'un caractère particulier, et traitée à fond, au milieu du cataclysme de 1870 : la guerre, la chute de l'Empire, l'invasion, la guerre fratricide, la Commune.

Maurice Levasseur, « reçu avocat au dernier automne, « engagé volontaire », éprouve envers Jean Macquart, caporal, « une répugnance, une sourde révolte contre cet illettré, « ce rustre qui le commandait ». Mais voici que les allées et venues inutiles du 106e d'un bout à l'autre de la France arrivent à faire une plaie au pied de Maurice. Jean, paysan de bon sens, toujours bon avec les hommes de son escouade, et homme utile, lui donne des conseils. Un soir, après une nouvelle marche, Maurice veut enlever son soulier : il arrache la peau. « Le sang jaillit, il eut un cri de douleur. Et, « comme Jean se trouvait là, il parut pris d'une grande « pitié inquiète. — Dites donc, ça devient grave, vous allez « rester sur le flanc... Faut soigner ça... Et il avait des gestes « maternels, toute une douceur d'homme expérimenté, dont « les gros doigts savent être délicats à l'occasion. Un atten- « drissement invincible envahissait Maurice, ses yeux « se troublaient, le tutoiement monta de son cœur à ses « lèvres... — Tu es un brave homme, toi... Merci, mon vieux. « Et Jean, l'air très heureux, le tutoya aussi, avec son tran-

« quille sourire. — Maintenant mon petit, j'ai encore du « tabac, veux-tu une cigarette ? »

Le lendemain, Maurice ne sentait plus son pied, mais plus tard « il le retrouvait, lourd comme du plomb ». Jean lui conseille de demander au major la permission de se faire conduire par une carriole au Chêne, où son régiment se rendrait. La permission obtenue, « lorsque Jean aida « Maurice à se hisser dans la carriole, ce dernier se retourna « pour le remercier; et les deux hommes tombèrent aux « bras l'un de l'autre, comme s'ils n'avaient jamais dû se « revoir... Maurice resta surpris de la grande tendresse qui « l'attachait déjà à ce garçon. Et, deux fois encore, il se « retourna, pour dire au revoir de la main. »

Ainsi des liens forts d'une amitié profonde ont vite fait s'unir ces deux hommes. Quelques jours plus tard, Maurice revient au régiment. Les provisions manquent. « Lorsque « Jean entendit Maurice se plaindre de n'avoir pas de pain, « il se leva, disparut un instant, revint après avoir fouillé « dans son sac. Et, en lui glissant un biscuit : — Tiens, « cache ça, je n'en ai pas pour tout le monde. — Mais toi ? « demanda le jeune homme, très touché ». Jean s'attendrit à la souffrance de Maurice. « Il regardait d'un œil inquiet, « en se demandant comment ce garçon frêle ferait pour « aller jusqu'au bout. »

Les ordres contradictoires et les marches pénibles n'ont pas de fin. Et l'approvisionnement des troupes devient difficile. En route, Jean, voyant Maurice pâlir, les yeux chavirés de lassitude, tâche de l'étourdir d'un flux de paroles, pour le tenir éveillé. Mais Maurice ferme les yeux et va tomber. « Donne moi ton flingot un instant, çà te repo- « sera ». On fait halte près d'Oches. Plusieurs soldats n'avaient pas la force de dresser leurs tentes. Ils s'endormaient où ils tombaient. « Lorsque Jean voulut partager, « manger l'un de ses biscuits (il lui en restait deux) et don- « ner l'autre à Maurice, il s'aperçut que celui-ci dormait « profondément; il remit les biscuits au fond de son sac, avec « des soins infinis, comme s'il eût caché de l'or : lui, se « contenta de café ». Des coups de feu les font se réveiller en pleine nuit. Jean, desespéré de voir Maurice très pâle, lui demande s'il a toujours mal au pied. Maurice dit non, de la tête. Jean comprend que son ami est torturé par la faim, tire l'un des deux biscuits et dit, mentant avec simplicité : « Tiens, je t'ai gardé ta part... j'ai mangé l'autre tout à « l'heure ». Suit une autre journée de marche, et les nouvelles qui arrivent sont alarmantes. Les voici arrivés à

Raucourt, où ils espèrent manger. Mais le 1er Corps entier avait passé par là, « balayant jusqu'aux miettes des maisons « bourgeoises ». Au coin d'une rue, Maurice, pris d'un éblouissement, chancelle. Et comme Jean s'empresse : « Non, dit-il, laisse-moi, c'est la fin... J'aime mieux crever « ici. » Maurice est livide, les yeux fermés, à demi évanoui. Jean court à une fontaine voisine, emplit sa gamelle d'eau, revient et lui baigne le visage. « Il tira le dernier biscuit, si « précieusement gardé; il se mit à le briser en petits « morceaux, qu'il lui introduisait entre les dents. L'affamé « ouvrit les yeux, dévora. — Mais toi, demanda-t-il tout à « coup, se souvenant, tu ne l'as donc pas mangé ? — Oh ! « moi, dit Jean, j'ai la peau plus dure, je puis attendre... « Et il avait lui aussi le visage d'une pâleur terreuse, si « dévoré de faim, que ses mains en tremblaient. — En route ! « mon petit, faut rejoindre les camarades. Maurice s'aban- « donna à son bras, se laissa emporter comme un enfant. « *Jamais bras de femme ne lui avait tenu aussi chaud au* « *cœur*... avec la mort en face, cela était pour lui un récon- « fort délicieux, de sentir un être l'aimer et le soigner. « Il entendait battre son humanité dans la poitrine de Jean, « et il était fier pour lui-même de le sentir plus fort, le « secourant, se dévouant; tandis que Jean, sans analyser la « sensation, goûtait une joie à protéger chez son ami cette « grâce, cette intelligence restées en lui rudimentaires. « Depuis la mort de sa femme, il se croyait sans cœur, « il avait juré de *ne plus jamais en avoir de ces créatures* « *dont on souffre tant, même quand elles ne sont pas mau-* « *vaises*. Et l'amitié leur devenait à tous deux comme un « élargissement : *on avait beau ne pas s'embrasser, on se* « *touchait à fond, on était l'un dans l'autre*, si différent que « l'on fût, sur cette terrible route de Remilly... »

Ils arrivent à la Meuse. Là, Jean n'en peut plus, n'ayant rien mangé depuis près de trente-six heures. Maurice, après mille difficultés et dangers, finit par trouver du pain et du fromage à la maison d'un parent aux environs. Ils mangent à leur gré et s'assoupissent dans cette maison.

Ils entrent à Sedan. Dans la bousculade, ils se séparent. Jean, tombant de fatigue, erre dans les rues de Sedan à la recherche de la maison de la sœur de Maurice, où son ami avait promis de l'héberger, et où il est attendu. Il la trouve enfin. Il est fraternellement reçu par Henriette. On lui prépare un lit, il n'avait pas couché sur un lit depuis six semaines. Les deux amis font un somme réparateur de douze heures...

La vie de camp recommence. Et après tant de marches inutiles, ils sont en face des Prussiens. Jean conseille Maurice : « Ecoute mon petit, tu ne vas pas me quitter, « parce que, vois-tu, il faut savoir, si l'on ne veut pas « attraper de mauvais coups. Moi, j'ai déjà vu çà, j'ouvrirai « l'œil pour toi et pour moi. » Mais il arrive que pendant la bataille c'est Jean qui est blessé. Et cela au moment où l'ordre est donné de se replier. Une compagnie prussienne n'était plus qu'à deux ou trois cents mètres. On allait être pris. Maurice veut sauver son ami. Le lieutenant a un haussement d'épaules. Personne ne veut aider Maurice pour emporter le caporal blessé. « Les Prussiens n'étaient plus « qu'à cent mètres. Pleurant de rage, Maurice, resté seul « avec Jean évanoui, l'empoigna dans ses bras, voulut « l'emporter... réussit à s'éloigner d'une trentaine de pas; « et, un obus ayant éclaté près d'eux, il crut que c'était « fini, qu'il allait mourir, lui aussi, sur le corps de son « compagnon... Pourquoi donc ne fuyait-il pas ? Il était « temps encore, il pouvait atteindre le petit mur en quel- « ques sauts, et ce serait le salut. La peur renaissait, l'affolait. « D'un bond, il prenait sa course, lorsque des liens plus forts « que la mort le retinrent. Non, ce n'était pas possible, il « ne pouvait pas abandonner Jean. *Toute sa chair en aurait* « *saigné*. » Il parvient finalement à traîner son ami à l'abri des coups. Jean rouvre les yeux. « Jean semblait s'éveiller « d'un songe... Ce Maurice si frêle, qu'il aimait, qu'il « soignait comme un enfant, il avait donc trouvé, dans « l'exaltation de son amitié, des bras assez forts pour l'appor- « ter jusque là !... Jean fut saisi d'un attendrissement « d'homme simple, il empoigna Maurice, l'étouffa sur son « cœur, en ne trouvant que ces mots : — *Ah ! mon cher* « *petit, mon cher petit !* »

Suit une fuite à travers un bois. Les Prussiens criblaient de balles et d'obus. Des scènes effarantes. Ils parviennent à arriver à Sedan. Le mari d'Henriette est fusillé par les Prussiens à Bazeilles.

La capitulation. L'armée française prisonnière. Jean et Maurice marchent fraternellement côte à côte dans la captivité. Une chance leur permet de s'évader. Ils se dirigent vers la frontière de Belgique, en traversant un bois.

« Dans le bois, dans ce grand silence noir des arbres immo- « biles, quand ils n'entendirent plus rien, que plus rien ne « remua et qu'ils se crurent sauvés, une émotion extraor- « dinaire les jeta aux bras l'un de l'autre. Maurice pleurait « à gros sanglots, tandis que des larmes lentes ruisselaient

« sur les joues de Jean... *Et ils se serraient d'une étreinte* « *éperdue... et le baiser qu'ils échangèrent alors parut le* « *plus doux et le plus fort de leur vie, un baiser tel qu'ils* « *ne recevraient jamais d'une femme*, l'éternelle amitié, « l'absolue certitude que leurs deux cœurs n'en faisaient « plus qu'un, pour toujours. »

C'est la deuxième fois que l'auteur fait la comparaison du lien qui unit les deux amis à la tendresse féminine, pour le trouver supérieur à celui-ci. Déjà, à Raucourt, « jamais bras « de femme n'avait tenu aussi chaud au cœur de Maurice ». N'est-ce pas le cas de Jonathan qui « aima David comme « son âme ? » Et la scène du bois ne rappelle-t-elle pas le passage de la Bible (I Samuel, 20, 41) : « les deux amis s'embrassèrent et pleurèrent ensemble ? »

Donc, les deux compagnons fidèles avaient réussi à s'évader. Mais ils perdent le chemin et ils se retrouvent près des Prussiens qui, ayant entendu du bruit dans la nuit, tirent et blessent Jean à la jambe, sans cependant le poursuivre. La balle est ressortie après avoir cassé le tibia. Dans la nuit, Maurice aide son ami et ils s'éloignent. Un cheval est trouvé, ils arrivent à atteindre, pour se cacher, la petite ferme d'un oncle de Maurice à Remilly. Et là commence la longue convalescence de Jean confié aux soins d'Henriette, la sœur de Maurice. Car Maurice s'en va, ne voulant pas accepter la défaite : il veut aller à Paris pour se battre contre l'envahisseur. Ils se séparent. Jean a les larmes aux yeux.

« Embrasse-moi, mon petit. Et ils se baisèrent, et comme « dans le bois, la veille, il y avait au fond de ce baiser la « fraternité des dangers courus ensemble... Est-ce que jamais « deux cœurs peuvent se reprendre, *quand le don de soi-* « *même les a fondus l'un dans l'autre ?*... Se reverrait-on « un jour ? et comment, dans quelles circonstances de « douleur ou de joie ? »

Maurice en partant dit à sa sœur Henriette, très pâle sous ses noirs voiles de veuve : « C'est mon frère que je te « confie... Soigne-le bien. Aime-le comme je l'aime ! »

Il reste encore des mésaventures à passer pour nos héros. Comme il n'est pas dans mes intentions de faire un résumé du livre, mais de donner seulement « la substantifique moelle » du sujet vu d'un nouveau côté, je me bornerai à dire deux mots sur la fin tragique. Jean et Maurice se revoient à Paris. Mais la guerre fratricide les a séparés : Jean est avec les « Versaillais », Maurice contre « Thiers l'assassin ». Sur le boulevard Saint-Germain, ils se rencontrent et s'embrassent. Maurice tâche d'attirer à son camp Jean, pour sauver la République. Mais Jean répond :

« Ah ! non ! non ! mon petit, je ne reste pas si c'est pour « cette besogne... Mon capitaine m'a dit d'aller à Vaugirard, « avec mes hommes, et j'y vais. Quand le tonnerre de Dieu « y serait, j'irai tout de même. C'est naturel. Tu dois sentir « çà. Il s'était mis à rire, plein de simplicité. Il ajouta : « — C'est toi qui vas venir avec nous. Mais, d'un geste de « furieuse révolte, Maurice lui avait lâché les mains. Et « tous deux restèrent quelques secondes face à face, l'un « dans l'exagération du coup de démence qui emportait « Paris entier, ce mal venu de loin, des ferments mauvais « du dernier règne, l'autre fort de son bon sens et de son « ignorance, sain encore d'avoir poussé à part, dans la terre « du travail et de l'épargne. Tous les deux étaient frères « pourtant, un arrachement, lorsque, soudain, une bouscu- « lade qui se produisit les sépara. — Au revoir Maurice ! « Au revoir Jean !... De la main, ils se saluaient encore, « cédant à la fatalité violente de cette séparation, restant « quand même le cœur plein l'un de l'autre. »

Et voici la fin, Paris brûle... Sur une barricade, dans la nuit, Maurice est resté seul, allongé entre deux sacs de terre. Ses camarades avaient filé, « épouvantés par l'idée « d'être tournés d'un moment à l'autre ».

Jean, à ce moment, débouche dans la rue du Bac, avec les quelques hommes de son escouade. Il aperçoit « un « communard qui remuait, qui épaulait, tirant encore dans « la rue de Lille. Et ce fut sous la poussée furieuse du « destin, il courut, il cloua l'homme sur la barricade, d'un « coup de baïonnette... — Oh ! Jean, mon vieux Jean, « est-ce toi ?... Foudroyé, dégrisé, Jean le regardait... il « s'abattit près de Maurice, sanglotant, le tâtant, tâchant de « le soulever, pour voir s'il ne pouvait pas le sauver « encore... »

Et il fait tout pour le sauver. Après avoir camouflé son ami d'une capote et d'un képi empruntés à un soldat mort, il le transporte, avec mille dangers et difficultés à travers Paris en flammes, puis dans une barque sur la Seine, au milieu de foyers immenses, jusqu'à la chambre qu'avait Maurice à Paris. Il trouve le moyen d'y amener un chirurgien. Peines perdues. Maurice, après quelques jours, meurt malgré les soins de sa sœur Henriette et de Jean.

Symboles de deux archétypes de l'époque, Jean (saine France, travail, épargne, bon sens, reconstruction) et Maurice (Empire pourri, lettré progressiste, mais prêchant la

guerre), Zola les a enlacés dans un amour profond qui les garde unis au-delà des entraves de leur culture différente (ou bien grâce à cette différence de niveau intellectuel) et de la politique. Et je voudrais insister sur le caractère particulier de cet amour tendre et profond entre les deux hommes, qui fait la colonne vertébrale du roman; en effet les amours de Weiss-Henriette, Silvine-Goliath, Silvine-Honoré, les amours légères de Gilberte, une ébauche de lien latent entre Jean et Henriette, etc... prennent par proportion un caractère tout épisodique. Même la magistrale fresque du mouvement des armées, des batailles, de l'extermination, des jours de la Commune, ne sont qu'un majestueux décor à l'idylle. Je veux citer encore une fois ces mots de l'auteur : « un baiser tel qu'ils ne recevraient jamais d'une femme »; « jamais bras de femme ne lui avait tenu aussi chaud au cœur. »

DEMIS.

GIORGIO BASSANI

DERRIÈRE LA PORTE

« Une classe de lycée... repoussé par le meilleur élève... se lie avec le plus disgracié... la brutale révélation de certaines réalités sexuelles. »

Ed. N.R.F. — 226 p. — 12 F

NUIT D'ORAGE

par RAYMOND NORMAND.

Un violent orage venait d'éclater : de grosses gouttes s'écrasaient sur le pare-brise, rendant la visibilité de plus plus mauvaise, et je commençais à regretter de ne m'être pas arrêté à Falaise, pour y passer la nuit, au lieu de vouloir atteindre Granville, but de mon voyage. La lourde chaleur de ce vendredi d'août aurait dû m'en laisser prévoir les conséquences...

Mais en fait de conséquences, j'en augurais encore de bien plus mauvaises. En effet, depuis quelque temps, ma voiture commençait à m'inquiéter. Entendez qu'elle « n'avançait plus » ainsi que l'on s'exprime en pareil cas. Elle continuait sa route par à-coups, et je me demandais bien ce que pouvait avoir le moteur. Sachez qu'en cette matière j'étais un fieffé ignorant, et que tout pouvait arriver, même l'ennui le plus banal, j'étais bien incapable d'en déceler la cause. Je récapitulais en ma tête si tout était en ordre : voyons, l'essence ? Etais-je donc bête ! J'avais fait le plein une cinquantaine de kilomètres avant... l'huile ? Le pompiste avait semble-t-il tout vérifié. Alors ? J'en étais là de mes réflexions quand ma voiture eut de plus en plus de difficultés à avancer... Jugez de mon anxiété ! Et puis, ce qu'il fallait prévoir arriva : ma voiture, après quelques pénibles soubresauts, s'arrêta tout-à-fait. Pendant quelques instants, j'en restai ébahi... mais mon anxiété devint telle que je me surpris à sauter hors de mon engin malgré la pluie battante, et ouvris le capot. Evidemment je ne vis absolument rien qui pût m'aiguiller jusqu'à la cause de cet arrêt désespérant.

Après m'être rendu à l'évidence, je demeurai quelques instants perplexe. Que faire à pareille heure, sous cette pluie ? Il y avait plus de six kilomètres jusqu'à Condé, et sur cette départementale le trafic était très réduit à l'heure

où je m'y trouvais. J'avais beau scruter au plus loin, dans un sens ou dans un autre, pas une seule voiture en vue... Je décidai donc d'attendre que la pluie cesse un peu.

Au bout d'un bon quart d'heure, je pus enfin sortir de ma voiture; j'avais aperçu à moins de cent mètres de là le toit d'une maison, et en courant je parvins rapidement devant la grille d'une propriété privée. Une maison de campagne sans style se dressait au milieu d'un grand jardin. Seule une fenêtre au premier étage demeurait éclairée. Après avoir cherché en vain une sonnette, j'ouvris la grille sans difficulté. Une large allée de gravier conduisait à la maison. Le crissement de mes pas fit aboyer un chien à l'intérieur.

— Tais-toi Ayax ! tonna une voix solide.

Me voici déjà annoncé pensai-je en moi-même. J'avais en effet à peine atteint la porte d'entrée que le vasistas s'ouvrit et qu'un jeune homme apparut dans l'encadrement.

— Vous désirez, Monsieur ? fit-il en hôtant sa pipe, avant que j'eusse le temps d'articuler un mot.

— Je vous prie de m'excuser, mais ma voiture vient de tomber en panne, et ayant vu de la lumière ici, je me suis permis d'entrer vous demander s'il n'y aurait pas un bourg tout proche où je pourrais avoir une chambre pour la nuit.

— Le bourg n'est pas très loin d'ici en effet, mais hélas il n'y a que deux cent cinquante habitants et bien entendu il n'y a pas d'hôtel, ni même de garagiste. Mais la pluie reprend de plus belle, ne restez pas dehors. Et, ouvrant la porte, il s'effaça pour me laisser passer. Le vestibule donnait accès à une grande salle de séjour où, sur invitation de mon hôte, je pénétrai aussitôt. Les doubles-rideaux à carreaux rouges et blancs fort à la mode dans cette région, formaient, avec le mobilier de style normand ornementé de quelques vieux cuivres, une très douce ambiance.

— Je suis vraiment confus de vous déranger à cette heure-ci, Monsieur.

— Je m'appelle Jean-Marc Aubry.

— Et moi Raymond Normand.

Et une solide poignée de main scella cette présentation.

— Mais asseyez-vous donc, je vous en prie.

Jean-Marc, puisqu'il s'appelait ainsi, était fort beau garçon. Il pouvait avoir vingt-cinq ans environ. On devinait sous son polo un torse puissant et musclé. Un pantalon de velours assez collant soulignait admirablement cette silhouette.

— Vous alliez loin peut-être ? Vous aviez l'intention de rouler toute la nuit ?

— Oh ! non pas du tout ! Je me rendais à Granville, et au lieu de m'arrêter à Falaise où j'ai dîné, j'ai voulu continuer, mal m'en a pris.

— En effet, puisque vous voici contraint de demeurer en pleine campagne.

— Oui, mais je crois que je vous empêche d'apprécier ce disque de Wagner que j'entends.

— Vous êtes connaisseur ? Venez donc l'écouter devant un verre, déclara Jean-Marc en me faisant signe de monter. Je me fis à peine prier et, à sa suite, Ayax fermant la marche, je gravis l'escalier menant au premier étage.

Un large palier desservait plusieurs pièces dont la chambre de Jean-Marc où il me fit entrer aussitôt.

— Voulez-vous goûter un vieux calvados ? fit-il tout en me désignant un siège.

— Bien volontiers, vous êtes très aimable.

Pendant qu'il allait et venait, j'examinai rapidement la pièce où je me trouvais. C'était une chambre de jeune homme sans doute, mais tenue avec assez de soin. Au mur quelques rayonnages remplis de livres et de bibelots divers. Un grand tapis de haute laine, sur lequel Ayax s'était déjà couché, recouvrait une partie du plancher. Outre le cosy, une table basse, une petite commode sur laquelle se trouvait l'électrophone, et deux fauteuils formaient l'ameublement de cette pièce, à l'exception toutefois d'une table de travail qui se trouvait derrière moi; De nombreux papiers à dessin et instruments de toute sorte s'y entassaient pêle-mêle. Un très beau cadre renfermant le portrait d'une jeune fille attira aussitôt mon attention.

Jean-Marc me tendit un verre tout en prenant place en face de moi, ce que voyant, Ayax vint se coucher à ses pieds.

— Ainsi vous aimez la musique classique ?

— Oui, et mes préférences vont à Wagner, Liszt et Chopin.

— Tiens ! nous avons les mêmes goûts. J'ai justement quelques bons disques que nous pourrons entendre si vous voulez.

— Très volontiers, mais je crois que tout en appréciant Wagner vous étiez fort occupé, fis-je remarquer en montrant la table de travail.

— Oh ! ce n'est pas très urgent. Je traçais les plans d'une petite villa.

— Vous êtes architecte peut-être ?

— Non, je travaille chez un architecte, c'est différent.

Il s'agit là d'amis qui désirent faire construire au bord de la mer, et ils m'ont demandé ce service. Je ne pouvais refuser; de plus j'aime beaucoup mon travail.

— Je n'en doute pas, c'est très passionnant; et quittant mon fauteuil je me dirigeai vers la table pour admirer les perspectives de la future villa.

— Voici la distribution des pièces, poursuivit Jean-Marc en se lançant dans les détails.

— De plus vous avez une agréable compagnie, fis-je remarquer en désignant la photographie.

— Oui, c'est ma fiancée.

— Charmante, félicitations ! ajoutai-je sans grande conviction. Mais dites-moi, si toutefois je ne suis pas trop indiscret, vous n'habitez pas toujours ici ? Il s'agit d'une résidence secondaire ?

— Oui, nous habitons Thury-Harcourt, ma mère et moi. En souvenir de mon père, nous n'avons pas voulu vendre cette maison que nous aimons beaucoup du reste. Aussi nous venons y passer le week-end dès les beaux jours. Et puis il y a le chien qui est bien plus à l'aise ici, n'est-ce pas Ayax ? Le chien leva les yeux puis vint reposer son museau sur le pied de Jean-Marc en signe d'amitié.

— Mais au fait, votre mère sommeille peut-être en ce moment ? Ne risquons-nous pas de la réveiller ?

— Oh ! il n'y a pas de danger répliqua Jean-Marc en souriant, je suis seul. Ma mère est allée passer le week-end chez une amie à Flers et je dois aller la rejoindre demain pour le déjeuner. Mais dites-moi, vous venez de Paris, je pense ?

— Oui, et comme beaucoup de parisiens profitant du week-end, j'avais décidé de me rendre à Granville, chez mes amis. Heureusement ils ne m'attendent que demain dans la matinée.

— Mais où deviez-vous donc coucher ?

— A l'hôtel, soit à Granville ou en cours de route, tout dépendait de mon heure de départ de Paris. J'avais de ce fait avisé mes amis de ne pas m'attendre ce soir. En fin de compte, me voici entre Falaise et Condé dans une maison très accueillante devant un bon verre de calvados, écoutant du Wagner.

— Merci pour le compliment, rétorqua Jean-Marc; c'est un plaisir pour moi croyez bien. Non pas que je m'ennuyais, vous voyez : j'ai de bons disques, des livres, mon chien, et du travail. Mais il est parfois agréable de bavarder avec quelqu'un et cela me manque un peu, je dois l'avouer.

— Mais, fis-je surpris, excusez-moi de vous poser cette question, et... Mademoiselle ?

Jean-Marc hocha la tête en signe de négation.

— Oui j'ai ma fiancée bien sûr, mais ce n'est pas la même chose; voyez-vous... Ah ! je ne vais pas vous ennuyer avec mes histoires personnelles.

— Non ! non ! vous ne m'ennuyez pas le moins du monde, seulement je ne voudrais pas être trop indiscret en insistant.

Je voyais que Jean-Marc cherchait à se confier, et du reste il ne se fit pas prier pour poursuivre.

— Voyez-vous dit-il, je vais vous faire des confidences que l'on ne fait d'ordinaire qu'aux intimes. Je n'en ai pas; c'est peut-être la raison pour laquelle je me confie à vous; vous m'êtes sympathique, et je ne vous connais que depuis une heure à peine !

— Mais j'en suis très honoré croyez bien, et je vous écoute avec beaucoup d'intérêt.

— Nicole et moi, étions des camarades d'enfance. Mon père, entrepreneur de bâtiment, était en relations d'affaires avec le sien, établi à Cléry, et le jeudi elle accompagnait ses parents qui venaient au marché de Thury-Harcourt. Nicole et sa mère étaient très souvent invitées à déjeuner à la maison. Ma mère, qui aurait tant désiré avoir une fille, adorait Nicole et elle était heureuse de nous voir si bien nous entendre. Puis les années passèrent et nous fûmes absorbés par nos études respectives. Nicole espaça ses visites, et nous devions nous revoir alors à intervalles assez irréguliers. Vint ensuite le temps du service militaire. Je reçus quelques lettres et des cartes de vacances. Entre nous était toujours demeurée cette grande camaraderie née de nos jeunes années passées ensemble. Certains voulaient même y voir un lien de parenté, et la considéraient volontiers comme ma cousine. Après mon service militaire, mes parents commencèrent à parler mariage et bien entendu il fut question de Nicole. Ils souhaitaient fort cette union, en plein accord du reste avec leurs amis. Ma mère ne cessait de faire son éloge; il faut dire qu'elle était devenue une belle jeune fille. Parée de toutes les qualités requises, c'était d'après ma mère l'épouse idéale qu'elle me souhaitait voir prendre. J'évitais le plus possible ce genre de conversation, prétextant que j'étais encore trop jeune pour penser à me marier, et que l'on verrait cela plus tard; ma mère répliquait que Nicole n'attendrait pas indéfiniment et que de jeunes garçons désireux de lui faire un brin de cour

ne devaient certes pas manquer à Cléry. Cela m'irritait et me mettait dans une situation embarrassante lorsque je me retrouvais avec Nicole. Elle, par contre, semblait très décontractée et n'orientait jamais la conversation sur ce sujet, si bien que je me demandais ce qu'elle en pensait.

Puis, l'été dernier, survint la terrible catastrophe. Mon père ramenait ma grand-mère à Thury-Harcourt où elle devait passer la saison. Soudain au haut d'une côte, un jeune fou pilotant une puissante voiture tenta de doubler un camion. Il n'eut pas le temps de se rabattre et mon père de son côté freina à mort, vainement. L'effroyable collision ne put être évitée. Ma grand-mère fut tuée sur le coup, tandis que mon père transporté d'urgence à l'hôpital entra dans le coma et n'expira que le surlendemain. La douleur de ma mère fut atroce, elle n'est d'ailleurs pas encore remise de cette cruelle épreuve. Bien entendu, il n'a plus été question de mariage.

— Oui c'est en effet terrible. Mais dites-moi, si j'ai bien compris, vous n'êtes pas amoureux de Nicole ?

— Ah ! c'est là mon grand problème. J'aime bien Nicole évidemment, mais, est-ce cela l'amour ? je ne le pense pas. Je la revoie toujours avec grand plaisir, cependant, je n'éprouve pas l'envie de la serrer dans mes bras, ou de l'embrasser. Rien ne vibre en moi, absolument rien !

— Cette amitié créée dès votre plus tendre enfance ne s'est pas transformée en amour; c'est souvent le cas, surtout lorsqu'il n'y a pas de séparation pendant l'adolescence. Mais à Thury-Harcourt il y a quand même d'autres jeunes filles ? Aucune d'entre elles n'a retenu votre attention ?

— Non, vraiment pas. Vous trouvez cela bizarre, n'est-ce-pas ?

— Pas du tout. J'essaie seulement de comprendre.

— Oui évidemment. Excusez-moi de vous avoir ennuyé avec mes histoires de cœur, mais cela m'a fait plaisir de me confier à quelqu'un.

— C'est tout naturel. Vous n'avez donc aucun ami avec lequel vous pouvez parler librement ?

— J'ai un bon camarade qui est marié depuis un an. Il ne m'a jamais posé de questions de ce genre sur Nicole. Je ne lui ai jamais parlé comme je le fais avec vous. J'ai toujours eu peur qu'il se moque de moi.

— Ce serait ridicule, voyons ! Un bon camarade ne peut agir de la sorte !

— Rester indifférent devant les charmes d'une jeune fille, cela doit paraître... curieux, ne trouvezvous pas ?

— Pas le moins du monde ! Tout dépend de la place que la femme occupe dans votre vie...

— Encore un peu de calvados ? fit-il comme pour détourner la conversation.

— Oui, volontiers.

Dehors la pluie tombait par intermittence et les coups de tonnerre se succédaient. Je m'imaginais blotti dans ma voiture et bénissais le sort qui m'avait fait tomber en panne à deux pas de cette maison où j'étais pour l'instant si confortablement installé. Mais Jean-Marc ne me laissa pas le temps de pousser plus avant mes réflexions.

— Je pense que vous n'avez pas tous ces soucis ?

— Non, bien sûr. J'ai quelques bons amis et je mène ma vie à ma guise.

— Vous n'envisager pas de vous marier un jour ?

— Ah ! non ! pas la moindre envie. Mes parents soulevèrent aussi la question à diverses reprises, mais ils ne m'en parlent plus depuis fort longtemps. Ils n'habitent pas Paris et, ne les voyant que trois à quatre fois l'an, cela limite évidemment ce genre de conversation. Entre les filles et moi il n'y aura jamais que de la camaraderie, rien de plus.

Jean-Marc qui commençait à bourrer sa pipe s'arrêta tout net et leva les yeux sur moi. Faisant mine de ne pas m'en apercevoir, je poursuivis :

— En somme si nous récapitulons, vous n'êtes pas amoureux de Nicole, donc vous ne pouvez l'épouser, et vous n'êtes donc pas fiancé.

— C'est bien ce qui me désole !

— Mais vous n'êtes pas obligé de vous marier puisque...

— Puisque ?

— Vous n'aimez pas les femmes.

Le coup était brutal. Jean-Marc qui ne m'avait pas quitté des yeux demeura interloqué un court instant, puis baissant la tête et tenant toujours sa pipe qu'il n'avait pas encore allumée poursuivit :

— Ma foi, j'avoue que je me suis souvent posé la question.

— Hormis Nicole, vous n'avez jamais eu de liaison avec une fille ?

— ... Non, jamais.

— Si toutefois l'on peut dire qu'il y ait eu une liaison, puisque vous m'avez dit n'avoir jamais eu l'envie de la serrer dans vos bras.

— C'est vrai, comme je vous l'ai dit je l'aime bien, je la trouve agréable, mais je ne ressens pas en moi ce petit...

Ah ! comment vous expliquerais-je ? Je ne me comprends pas moi-même.

Je posai ma main sur son épaule et ajoutai :

— C'est parfois difficile de trouver sa voie, n'est-ce-pas ?

— Oui, fit-il en posant sa main sur la mienne.

Devant cette marque d'affection je pressai son épaule pour réaffirmer mon amitié.

— Tiens ! fit soudain Jean-Marc en prêtant l'oreille, on dirait un autocar qui s'arrête !

— En effet, et un bruit de portière qui claque.

Ayax avait dressé les oreilles à ce bruit inhabituel.

— Ce doit être l'autocar de Flers, mais pourquoi s'arrête-t-il devant la maison ?

Jean-Marc s'était levé. On entendait à présent crisser le gravier.

— Mais il y a quelqu'un qui entre ? Qui cela peut-il être à une heure pareille ? Ne bougez pas, je vais aller voir.

Et, précédé cette fois d'Ayax, Jean-Marc descendit lestement pour se rendre au devant du visiteur.

***

— Maman ! Par exemple, que se passe-t-il ?

— Bonsoir mon grand. Ah ! quelle promenade ! J'ai trouvé porte close. Sa voisine m'a dit qu'elle était partie en fin d'après-midi et ne reviendrait que dimanche. Il n'y avait aucun message pour moi, aussi je pense qu'elle a dû oublier que j'étais invitée. Je ne me suis pourtant pas trompée de date, j'ai sa lettre avec moi. Oh ! je suis furieuse. Heureusement le chauffeur a bien voulu arrêter devant la maison, de ce fait je ne suis pas mouillée. Tu ne t'es pas trop ennuyé toute cette soirée ?

— Non ! Non ! pas du tout, j'ai du reste un invité.

— Un invité ? Comment cela !

— Oui, quelqu'un est venu frapper à la porte. C'était un jeune homme dont la voiture est tombée en panne à quelques mètres d'ici. Ayant vu de la lumière, il est venu demander s'il n'y aurait pas un bourg tout proche où il pourrait faire dépanner sa voiture ou à défaut trouver une chambre pour la nuit. Tu connais comme moi la situation, aussi je lui ai offert un verre et l'ai invité à passer la nuit ici.

Du haut de l'escalier, je ne perdais pas un mot de la conversation et notais avec plaisir son intention de me garder pour la nuit.

— Mais tu ne connais pas ce garçon ? Qui est-il ? D'où vient-il ? Enfin...

— Oh ! Tu n'as pas de crainte à avoir, il est très sympa... tu vas le voir du reste...

— Tu l'as installé dans la petite chambre ?

— Euh ! non, enfin, je veux dire pas encore, nous sommes en train de bavarder dans ma chambre en écoutant des disques. Attends, je vais le chercher.

J'étais à peine rentré dans la chambre que Jean-Marc en quelques bonds avait gravit l'escalier.

— C'est ma mère, fit-il d'un air ennuyé.

— Ah ! je comprends, mais je ne voudrais pas l'importuner, d'ailleurs je vais partir. La pluie cesse un peu.

— Vous voulez rire ! Je ne vais pas vous laissez coucher dans votre voiture par un tel temps. La température s'est rafraîchie, et puis ce ne serait pas très confortable. Venez ! Je vous présente à ma mère, et me prenant par le bras, il m'entraîna au rez de chaussée.

— Maman, je te présente Raymond Normand.

— Je suis très heureuse de vous accueillir sous mon toit, Monsieur.

— Enchanté, Madame. Votre fils a eu en effet la bonté de m'ouvrir sa porte.

— Il a sûrement bien fait, et vous pouvez demeurer ici pour la nuit. Mais vous m'excuserez, je suis exténuée et je vais me retirer. Mon fils va s'occuper de vous préparer une chambre. Je compte sur toi Jean-Marc. Bonsoir Monsieur, à demain.

— Bonsoir Madame, et encore merci de votre hospitalité.

Je demeurai seul quelques instants pendant que Jean-Marc accompagnait sa mère jusqu'à sa chambre, et en profitai pour admirer quelques reproductions de Millet accrochées au mur du salon.

— C'est très mal de mentir à sa mère, lançai-je lorsqu'il redescendit.

— Ah ! J'ai menti ? Comment cela ?

— Tout simplement en lui disant que vous m'aviez invité à passer la nuit ici.

— Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous abandonner par cette nuit humide et incertaine !

— Ah ! vous êtes vraiment très gentil, mais vous ne me connaissez pas après tout. Cela peut-être imprudent d'héberger ainsi n'importe qui.

— Oui, mais l'on voit rapidement à qui l'on s'adresse. Vous montez, on ne va pas rester là.

— D'accord.

— Mettez le disque qu'il vous plaira, je reviens dans un instant, fit-il avant de passez dans la pièce contiguë, ou je compris aisément qu'il devait préparer mon lit comme sa mère le lui avait demandé. Je me gardai bien d'aller le rejoindre et, après avoir glissé un disque de Chopin sur le plateau de l'électrophone, je m'assis cette fois sur le bord du lit.

Jean-Marc revint un petit moment après et referma la porte derrière lui.

— Comme cela nous n'empêcherons pas ma mère de dormir avec notre musique et nos bavardages. Où en étions nous restés, au fait ? poursuit-il en s'asseyant près de moi.

— Mais tout simplement à un chapitre très intéressant, celui de l'amour, et nous en étions arrivés à la conclusion que ni l'un ni l'autre n'aimions les femmes. Jean-Marc tourna rapidement la tête vers moi, mais sans paraître m'en apercevoir je me mis à fredonner les notes de la *Polonaise* dite « *héroïque* ».

J'avais rejeté mes mains en arrière pour prendre appui et les yeux mi-clos j'accompagnais la musique d'un geste de la tête.

Jean-Marc s'était étendu sur le lit et goûtait lui aussi cette merveilleuse musique. Soudain sa main droite qu'il tenait sur sa poitrine glissa le long de son corps et dans ce geste nos doigts se touchèrent. Il ne retira pas sa main et se mit au contraire à pianoter sur mes doigts. Un frisson me traversa le corps tel une décharge électrique et je n'osai ni ôter ma main, ni le regarder. Me tournant vers lui, nos regards se croisèrent tandis que ma main se posait doucement sur la sienne. Jean-Marc qui avait soutenu mon regard ferma alors les yeux. Je contemplai un instant la mâle beauté de son visage, la ligne parfaite de ses lèvres entr'ouvertes. Mon cœur battait à tout rompre, mes tempes étaient brûlantes et les notes de musique commençaient à tourbillonner dans ma tête en une complète cacophonie. Au léger mouvement de ses longs cils, je compris qu'il m'observait.

... Sa tête reposait sur ma poitrine et je caressais ses cheveux... Nous demeurâmes ainsi un bon moment. Ce n'est qu'à une heure fort avancée de la nuit, alors que l'orage s'était éloigné et que les roulements de tonnerre nous parvenaient de très loin, que nous sombrâmes enfin dans un sommeil réparateur.

⁂

J'étais éveillé depuis un bon moment déjà lorsque Jean-Marc ouvrit enfin les yeux et me sourit. Nous n'avions pas même eu le temps d'échanger quelques mots que l'on frappa vigoureusement à la porte.

— Jean-Marc ! Jean-Marc !

D'un bond Jean-Marc fut debout et passa à la hâte sa robe de chambre pour aller ouvrir tandis que je m'enfouissais sous les draps.

— Que se passe-t-il donc maman ?

— Il se passe que ce garçon est parti sans rien dire. J'aurais préféré qu'il prenne congé au lieu de disparaître pendant notre sommeil; c'est un peu cavalier, pour ne pas dire plus.

— Mais qui te fait croire cela ?

— Mais parbleu ! il n'est ni dans sa chambre dont la porte est grande ouverte, ni dans la salle de bain, ni au rez de chaussée. Cependant il a refait son lit avant de partir; c'est vraiment un étrange garçon.

— Descendons voir, fit Jean-Marc en refermant la porte et en s'éloignant avec sa mère.

Il va sans dire qu'en un tournemain je fus habillé prêt à toute éventualité.

Quelques instant plus tard, Jean-Marc remonta en hâte et rentra dans la chambre.

— Ah ! tu es habillé, tant mieux. Je suis désolé de ce qui arrive, j'avais oublié de fermer la porte de la chambre, viens vite suis moi !

Il me fit passer dans la chambre de sa mère et, ouvrant la porte-fenêtre, me dit :

— Du balcon tu peux atteindre facilement le mur de clôture. Ensuite saute dans le jardin et attends moi.

Je parvins en effet sans grande difficulté à sauter dans la terre meuble du jardin potager, en m'aidant d'un gros arbre en espalier.

Une minute s'était à peine écoulée que Jean-Marc apparut en compagnie de sa mère.

— Ah ! mon pauvre ami, ma mère était aux cents coups; elle vous croyait volatilisé.

— J'avoue avoir été inquiète un moment. Mais vous n'aviez pas l'intention de partir comme cela sans même prendre le petit déjeuner avec nous ? Et puis ce n'était pas la peine de refaire votre lit.

— Oh ! Je ne me serais pas permis de partir aussi précipitamment, surtout que je ne puis aller très loin, ma voiture étant comme vous le savez en panne; mais, levé de

bon matin, je suis descendu faire un tour de jardin en attendant de pouvoir prendre congé et vous remercier encore de votre hospitalité.

— Allons rentrons, poursuivit Mme Aubry, je vais préparer le déjeuner, pendant ce temps vous pourrez faire votre toilette.

Le petit déjeuner se déroula dans une charmante ambiance et je fus même invité à venir passer un week-end à la Gilandière (c'était le nom de la propriété).

A l'orage qui avait duré une partie de la nuit avait fait place un beau ciel bleu. Il faisait cependant un peu frais. Comme convenu je partis avec Jean-Marc sur sa moto pour Thury-Harcourt, afin de ramener le garagiste. Celui-ci ne demanda pas mieux de venir me dépanner.

La réparation fut assez vite effectuée (il ne s'agissait en effet que d'une poussière dans le carburateur) et ma voiture était à présent en état de marche.

Après avoir salué Mme Aubry une dernière fois, je demeurai enfin seul avec Jean-Marc.

— Tu as vu que ma mère serait heureuse de te revoir à la Gilandière. Je partage son idée bien entendu.

— J'en suis enchanté et cela me touche beaucoup. Il va sans dire que tu es très cordialement invité à venir me rendre visite à Paris.

— Avec grand plaisir, cela me donnera une occasion de visiter la capitale que je ne connais pas encore.

— Ah ! vraiment ! Alors quand peux-tu venir ? Le week-end prochain ?

— Oui, c'est possible répondit Jean-Marc. Oh ! je crois que j'ai promis à Nicole d'aller pique-niquer. Bah ! je trouverai une excuse, cela fait déjà plusieurs semaines que nous remettons cette balade.

— Alors voici mon adresse et mon numéro de téléphone le cas échéant, afin que tu me donnes l'heure de ton arrivée à Saint-Lazare.

— Merci, je peux te téléphoner un soir dans le courant de la semaine ?

— J'y compte bien, je vais vivre dans l'attente de ton coup de fil.

L'heure de la séparation était enfin arrivée et après une longue poignée de main, je démarrai doucement et dans le rétroviseur je pus voir un bon moment encore Jean-Marc resté seul au milieu de la route et me faisant de grands signes avec le bras.

RAYMOND NORMAND.

DE L'ESPAGNE, DES GITANS ET D'UN CERTAIN ÉSOTÉRISME HOMOPHILE

par FRANÇOISE d'EAUBONNE.

Je suis d'origine espagnole par ma mère, et tout ce qui touche à l'Espagne, dont mon père recevait les fugitifs en 1937, m'est cher. Mais je ne m'attendais pas à trouver un tel sujet de réflexions en relisant un roman qui n'a pas l'Espagne pour cadre, mais l'Angleterre, écrit par l'allemand Gustave Meyrink : *L'Ange à la Fenêtre d'Occident.*

Je savais déjà que naguère l'Inquisition espagnole bien avant le nazisme confondit dans la même haine épouvantée judaïsme et homosexualité, bien que les homosexuels fussent, avant tout, victimes d'un tabou judaïque. Ce qui n'empêchait nullement l'homosexualité de fleurir en Castille, comme le prouve l'histoire d'Henri IV, frère d'Isabelle la Catholique. Mais dans le peuple espagnol resta depuis longtemps vivace tout un nœud de superstitions qui, entre autres, rattache l'homosexualité à certains pouvoirs magiques dûs aux forces des ténébres, à ce qui vient *de dessous la terre* et non du ciel; et l'on peut être frappé de voir que le même type de crainte existe à l'égard des Gitans, masse errante qui fascine et épouvante l'Espagnol. Un lien peut-il être établi ? A cet égard comme à tant d'autres, je crois très significatives les pages que Genet consacre à son passage en Espagne, et à ses rapports avec les *maricones* et les Gitans aux bizarres coutumes érotiques (1). La superstition populaire attribue à ce peuple errant, frère de l'Hébreu auquel il ressemble par tant de traits, certains dons comme celui de prédire la mort, ce qui le rend précieux pour le

(1) J'ai cité ailleurs, à propos des curieux détails d'alcôve que donne Genet au sujet des Gitans homosexuels, les vers de Verlaine, dans *Hombres,* sur les pratiques dûes non plus aux mains mais aux pieds. (Le pied, chez le Gitan, s'utilise dans certaines cérémonies de divination; cette partie du corps est sacrée parce qu'organe de *déplacement,* donc de *liberté.*) *Cf.* notre contribution, *Eros Noir,* (Terrain Vague).

torero. Un proverbe local dit que le Gitan fait partie du cortège habituel du torero au même titre qu'un confesseur et qu'une maîtresse. Et ce sont tous ces souvenirs qui me revenaient en foule en lisant le roman de Gustave Meyrink, maître ésotérique (2).

Cependant, au centre de cette histoire qui se situe dans l'Angleterre élizabéthaine, le héros Bartlett Green n'est pas espagnol. Ce brigand musicien doué de pouvoirs occultes est anglais, fils de prêtre, et, dit-il, « d'une noble demoiselle »; mais d'autres traditions le font naître d'une Gypsie. Ce qui est sidérant, c'est sa ressemblance avec certaines silhouettes de Genet, non pas tant par le caractère que par les situations où il se trouve, et par le symbolisme qu'elles expriment.

Lorsque ce bandit de grand chemin, ce chef de *Ravenhead* est condamné et mis en prison avec le narrateur, homme chaste et savant pour qui il concevra une amitié si passionnée, il stupéfie son compagnon; en effet, la discipline spirituelle de cet être dangereux et taré lui permet de repousser la crainte et de défier toute douleur, lui fait considérer la geôle, les humiliations et les tortures comme autant de titres de gloire, absolument comme le héros du *Miracle de la Rose* et du *Journal du Voleur*. Bien que son homosexualité ne soit jamais proclamée, elle est présente dans toute l'éducation magique de ce hors-la-loi, de même que son origine gitane dont il n'est pas question. Plein de haine contre le monde qui l'accable, il a découvert un jour, à l'église, le procédé magique du *retournement* et s'aperçoit que dire ses prières à l'envers « lui remplit l'âme d'une volupté chaude, inconnue ». En effet : les prières dites ainsi, ne montent pas vers le ciel mais s'enfoncent sous terre, vers le centre de l'enfer. C'est de là que sortira un jour une main démoniaque qui lui saisira le *pied*, et il en restera lépreux.) Il méprise hautement la femme :

« J'ai toujours eu une profonde horreur pour les femelles et leurs saloperies ! »

Suit un meurtre rituel de chat qui rappelle exactement la scène de Riton dans *Pompes funèbres*. Ici et là, le jeune milicien traqué et le vagabond musicien se livrent au même acte d'initation : mettre à mort un chat, sous prétexte d'alimentation, pour appartenir entièrement aux forces du Mal. Alors seulement le bandit de Meyrink sait qu'il a

(2) L'édition La Colombe vient de rééditer ce livre ainsi que les deux chefs-d'œuvres du même auteur : *Le Golem* et *Le Visage Vert*.

« une femme en lui » et s'écriera, conformément à la Tradition : « Qu'ai-je besoin d'une épouse ? J'ai une femme en moi ». Tout ceci est parfaitement conforme à : d'une part, la gnose dont certaines bribes survivent, rescapées des lointaines hérésies, dans la superstition populaire; d'autre part, à l'ésotérisme satanique d'un Genet.

On comprend un peu l'acharnement de l'Eglise espagnole médiévale à extirper de ses masses les déviations de comportement magique, dont certaines se transmirent par le biais de l'homosexualité clandestine. A la même époque, elle se sentait menacée de l'intérieur par le judaïsme camouflé au moyen d'une foule de fausses conversions qui, selon le dessin audacieux des *marranes*, visait ce but de « noyauter » l'ennemi (3). C'est ce qui éclaire un peu, sans la justifier, la férocité de la répression. Juifs et homosexuels, à ses yeux, étaient plus ou moins suspects de sorcellerie; ils menaçaient l'intégrité du dogme; ils étaient la *lèpre* de l'âme (4). N'est-il pas significatif, du reste, que le nazisme ait fait porter aux Juifs l'étoile jaune par laquelle l'Eglise ordonna aux lépreux de se signaler, et que les « triangles roses » des homosexuels aient peuplé les camps de mort aux côtés de ces rouelles médiévales, et aussi des Gitans ?

(Rappelons en passant un inquisiteur particulièrement zélé : Paramo, non pas Espagnol, mais Portugais, dont parle Voltaire dans son *Dictionnaire Philosophique*. Cet homme original avait déclaré que l'Inquisition était d'institution divine, à preuve le premier acte d'Inquisition ayant été commis par Dieu condamnant au bûcher Sodome et Gomorrhe ! Il désirait suivre un si auguste exemple, et le montra bien.)

A l'heure actuelle, en Espagne, les actes homosexuels ne sont pas punis en tant que tels. On sanctionne de six ans de prison maximum, parfois avec une forte amende, les « attentats à la pudeur ». Mais l'ordre moral du franquisme a édicté des sanctions spéciales contre les « individus dangereux et asociaux » auxquels il est très facile d'assi-

(3) Voir, sur ce point, les travaux de Dominique Aubier. Ils sont convaincants, en dépit du style déplorable qui les gâte.

(4) Il exista pendant tout le Bas Moyen-Age, une croyance à une vaste conspiration des lépreux, des Juifs et des hérétiques pour renverser le trône. Un essai de réalisation s'en suivit. Cette étrange histoire a fait l'objet d'une thèse de l'historien Geremek à l'Université de Varsovie. Souhaitons la traduction proche de cet ouvrage qui établit un parallèle entre cet ostracisme et celui qui frappa les homosexuels de cette époque.

fleurir les « maricones » et les mariquitas » sur les ramblas fait qu'à l'occasion un homosexuel qui a manqué de discrétion peut être arrêté et emprisonné. On n'en voit pas moins fleurir les « maricoñe » et les « mariquitas » sur les ramblas de Barcelone et dans les autres villes, surtout à la saison touristique. Ce qui nous renvoie encore à Genet, ainsi qu'au souvenir d'une cérémonie burlesque qui se déroula il y a une dizaine d'années : toutes les « maricoñe » travesties en femmes, venues déposer une gerbe de fleurs sur les restes d'une vespasienne rasée par ordre de la police (5). Celle-ci, sans douceur, dispersa « ces dames ».

Avec une gentille ironie, Garcia Lorca a décrit l'une d'entre elles :

La mariquita se pare
Dans son peignoir de satin...
La mariquita se compose
Une à une ses bouclettes;
La cour bruit de perroquets
De jets d'eau et de planètes.
La mariquita se pare
Effrontément d'un jasmin...

Il n'est pas tendre cependant pour les « efféminés », celui qui a écrit contre « les ennemis sans sommeil de l'amour » et les « mères de boue, esclaves de la femme, chiennes de sa toilette », tout en protestant qu'il n'élèverait pas la voix contre « les hommes au regard vert qui aiment l'homme et brûlent leurs lèvres en silence ». Lorca et Genet : oiseaux qui chantent sur des branches différentes...

Et avec cet humour facilement mordant qui pousse l'Espagnol, antisémite de tradition, à proclamer : « Après tout, nous sommes tous un peu juifs ! » les chanteurs de flamenco font facilement allusion, dans la partie parlée de leur récitatif, à des mœurs si anciennes et si chargées de magie, implantées dans ce peuple terriblement puritain : « Après tout, nous sommes tous peu ou prou homosexuels ! » Ce qui soulève toujours une salutaire tempête de rires (*cf.* « Fandango de Almeria », de l'enregistrement Fiesta a Malaga », *Président* K.V.P., 107).

FRANÇOISE d'EAUBONNE.

(5) Les travestis et autres « efféminés » s'appellent : « sarasas » à Cadix, « apios » à Séville, « cancos » à Madrid, « floras » en Alicante. Au Portugal, patrie de Paramo, ils se nomment « adelaïdas ».

ENTRE LES LIGNES

BARBEY D'AUREVILLY

Mon propros d'aujourd'hui, mes bons cousins, sera, si vous me le permettez, consacré à Barbey d'Aurevilly.

Le sujet, je l'avoue, est d'importance. Diable d'homme, et bougresse d'œuvre... On n'en fait pas l'inventaire en deux pas. C'est là, ma foi, œuvre de longue haleine; ou — comme disait Renan — travail qui, pour être entrepris, exige d'avoir, un certain temps, fait oraison. C'est à quoi, cousins, je me suis efforcé. Voilà pourquoi je parlerai de Barbey comme d'un ami.

BARBEY, CET INCONNU.

Diable d'homme, disais-je mais entendons-nous : il ne s'agit pas là d'un bon petit diable. Il est grand, et sensible, et fort intelligent. Bref, un de ces hommes que, dans la vie, on admire trop pour les aimer. Quelqu'un qui marque, et qui souvent marque d'autant plus fort qu'on s'en défie ou s'en défend plus âprement.

Courons donc au vif du sujet.

De l'*Arcadie*, (en ce temps-là, romantique s'il en fût, — et quelque répugnance qu'eût Barbey pour le Romantisme — on disait « Sodome » : c'était plus simple), il n'est jamais, dans l'œuvre Aurevillien, parlé qu'incidemment, comme par mégarde, et avec l'ombre d'un mépris. Témoin, notamment, ces quelques « Pensées détachées » :

« Ah ! la philosophie ! l'unité de substance de Hegel mène en politique au cosmopolitisme absolu, et en morale à la confusion des sexes... Avouez que cela finit par être grave, cette bouffonnerie-là ! »

« Drôle de chassé-croisé dans l'Histoire ! Du temps de Henri III, les hommes avec leurs fraises, leurs pendeloques aux oreilles, leurs buscs, s'habillaient comme des femmes.

Aujourd'hui les femmes s'habillent comme des hommes, elles se battent comme des officiers, se coiffent comme des toréadors. Ce serait malheureux si les modes étaient l'expression de la société, comme on l'a dit de la littérature. Mon Dieu ! Que penserait-on de nous ? » (le qu'en dira-t-on : ce fut, pour Barbey, la pierre d'achoppement; de quelque provocation, au reste, que, pour se donner le change à lui-même, à plaisir, il s'affublât...).

Ou ceci, encore : « Moralistes, à vos pièces ! Si Sodome n'est pas encore dans nos mœurs, la souffrirez-vous dans nos modes ! Et vous, sociétés modernes, prenez garde à vous ! »

Le propos, apparemment, semble des plus moralisants. M. Joseph Prudhomme, cet autre Philippard, n'eût, je crois, rien renié de telles paroles.

Or, ce même homme, ce même Barbey ultra-réactionnaire, c'est bien lui qui, dans le même temps — ou presque — écrivit :

« J'ai rencontré aujourd'hui un homme qui ressemblait tellement à... » (le nom est en blanc) « qu'on aurait dit une vision. Je ne puis rendre l'impression de cette ressemblance. C'était... c'était fou. Si je le rencontrais souvent dans le monde j'en serais fâché, car je lui ferais des avances singulières et comme je n'en veux faire à qui que ce soit. » (1er mémorandum, octobre 1836).

Qu'est-ce donc à dire? Je n'en sais rien. Je lève le lièvre, et m'en tiens là. Psychanalistes, à vos pièces !

Le même Barbey, du reste (et ce ne sont là que quelques exemples) donne, dans « Treize ans » — étrange poème — une curieuse conception des manœuvres et des joutes amoureuses. Voici :

« Car on n'a jamais trop de la femme qu'on aime,
« Sur le cœur, dans les bras, partout, et l'on voudrait
« Souvent mourir pâmé... pâmé sous le poids même
« De ce corps dense et chaud, qui nous écraserait ! »

Etrange image, oui, avouons-le... Et certains de vous, cousins, conviendront bien, je pense, qu'en changeant un seul mot, le quatrain devient savoureux :

« Car on n'a jamais trop d'un ami que l'on aime,
« Sur le cœur, dans les bras, partout, et l'on voudrait »,

etc..., etc... N'est-il pas vrai ?
Je vous livre, cousins, sur ce point,... à vous-mêmes.

Tel était donc Barbey : divisé, déchiré, qui jamais n'alla jusqu'au bout de sa propre logique. Ni dans son œuvre, ni (mais je ne suis pas un biographe) dans sa vie (je le pense du moins, personnellement. Peut-être, sur ce point, certains chercheurs, en *Arcadie*, m'apporteront-ils des révélations).

DES HEROS AMBIGUS.

L'œuvre, en effet, à l'examen, s'avère fort ambiguë, et, pour nous, avouons-le, souvent bien éclairante. C'est l'un de nos privilèges de lire entre les lignes, je veux dire : d'être intelligents (si du moins, cette piquante étymologie a quelque apparence de vérité, qui prétend voir, dans « intelligence » une vertu de divination, d'intuition, et la traduit par « lire entre les lignes » — du latin « inter-legere »).

Aujourd'hui, contentons-nous d'examiner, dans cette lumière, les personnages créés par Barbey. On peut, je crois, les schématiser de la sorte : la femme y est virile; c'est l'amazone; l'homme y est féminin; c'est le dandy. L'amazone, le dandy : voilà les deux héros que, d'un livre à l'autre, on trouvera toujours chez Barbey. L'amazone, c'est-à-dire : la femme-homme; et le dandy : ce qui revient à dire : l'homme-femme.

Sur cette ambiguïté profonde, essentielle, Barbey a su broder, pendant une vie entière (et quelle vie ! combien longue ! combien magnifiquement emplie !) en variations prestigieuses — encore que trop souvent entachées par la phraséologie du temps — les jeux alternés et souvent fondus de la grandeur et de la sensibilité.

C'est dans cette lumière-là, mes bons cousins, qu'il importe de lire « Une vieille maîtresse » : Ryno, déchiré entre son double amour pour Hermangarde, sa femme légitime (la femme au sens social du terme, et morphologique aussi) et Vellini, cet être asexué (neutre au point que jamais on ne l'appelle « la Vellini » mai toujours simplement « Vellini »), ce Ryno, c'est Barbey, un Barbey qui, quelque attachement, quelque affection qu'il ait pour Hermangarde, n'aura jamais de véritable amour que pour Vellini.

Voyons encore, dans « Le Bonheur dans le crime », les deux protagonistes : « L'homme, élancé et aussi patricien dans sa redingote noire strictement boutonnée, comme celle d'un officier de cavalerie, que s'il avait porté un de ces costumes que le Titien donne à ses portraits, ressemblait par sa tournure busquée, son air efféminé et hautain, ses

moustaches aiguës comme celles d'un chat, et qui à la pointe, commençaient à blanchir, à un mignon du temps de Henri III; et, pour que la ressemblance fût plus complète, il portait des cheveux courts, qui n'empêchaient nullement de voir briller à ses oreilles deux saphirs d'un bleu sombre, qui me rappelèrent les deux émeraudes que Sbogar portait à la même place... » Quant à la femme, « comme elle était aussi tout en noir, elle faisait penser à la grande Isis noire du Musée Egyptien, par l'ampleur de ses formes, la fierté mystérieuse et la force. Chose étrange ! dans le rapprochement de ce beau couple, c'était la femme qui avait les muscles et l'homme qui avait les nerfs... »

Entre ces deux êtres — Hauteclaire et Savigny — l'amour sera une joute, un combat aux armes égales : un amour arcadien; j'y reviendrai le mois prochain. Contentons-nous, aujourd'hui, de camper les personnages.

Les voici, passés à l'action : l'amour les heurte.

« Sveltes et robustes tous deux, ils apparaissaient sur le fond lumineux qui les encadrait, comme deux belles statues de la Jeunesse et de la Force. (...) Il y eut un moment où Savigny laissa tomber passionnément son bras autour de cette taille d'amazone qui semblait faite pour toutes les résistances et qui n'en fit pas. » O joie de sentir un garçon s'abandonner !

Partout, dans l'œuvre de Barbey, nous retrouverons ces êtres ambigus, si émouvants pour nous, mes chers cousins : « le plus souvent de belles brunes plus ou moins passionnées qui ressemblaient à de jeunes garçons, très piquantes et très voluptueuses sous l'uniforme que la fantaisie de leurs amants leur faisait porter quelquefois » (A un dîner d'athées).

Ou bien encore, dans « La vengeance d'une femme » : « Je connais — et tout Paris connaît — une Mme Henri III, qui porte en ceinture des chapelets de petites têtes de morts, ciselées dans de l'or, sur des robes de velours bleu, et qui se donne la discipline, mêlant ainsi au ragoût de ses pénitences le ragoût des autres plaisirs de Henri III. »

Témoin aussi cet Allan de « Ce qui ne meurt pas » : « Il avait cet âge hermaphrodite d'entre l'adolescence et la jeunesse, qui participe de toutes les deux, et qu'on dirait un troisième sexe pendant le peu de temps qu'il dure — car la beauté de cet âge dure encore moins que la beauté si vite évaporée des femmes. Une fois la virilité venue, cette beauté périssable et délicieuse disparaît, et même dans l'homme le plus beau on n'en reconnaît pas la trace ».

En face d'Allan : Camille, la fille-garçon : « Garçon, c'était elle qui semblait l'être quand on la regardait auprès d'Allan; et c'était Allan qui, sous ses habits de garçon, à force de beauté, semblait la jeune fille. »

L'hermaphrodite, c'est une image qui, toute sa vie, hantera Barbey. Son œuvre y est partout allusive; elle en transpire la nostalgie. Témoin, entre bien d'autres exemples, cette poésie, adressée à Judith Gautier, « sur une statuette d'argile » :

« *Vous avez donc sculpté l'Androgyne céleste,*
« *Qu'idolâtres rivaux nous adorons en vain...* » (etc....)

Oui, de cet androgyne, toute sa vie, Barbey garde la nostalgie.

Dans la deuxième partie de « Ce qui ne meurt pas », il nous en fait la confidence :

« Ce n'était plus l'Allan d'autrefois, à la beauté d'Androgyne. Le rêve enchanté de Polyclès s'était évanoui. Ce n'était plus le céleste séraphin sans ailes qui faisait rêver les deux sexes. C'était un homme, moins beau de la beauté de la forme et de la couleur, plus beau de la beauté morale. L'âme avait usé son fourreau de chair, et le glaive resplendissait à travers. Les hommes superficiels appellent cela vieillir ! » (...)

« La trace de ses longues souffrances se marquait dans la dépression de l'angle des yeux. Combien de temps faut-il à la goutte de pluie, tombant toujours à la même place, pour trouer le granit d'un roc ? ».

C'est cette image encore, cette ombre d'un désir inavoué, que poursuivra Barbey dans « Du dandysme et de George Brummel » quand il vous évoquera, « ô natures doubles et multiples, d'un sexe intellectuel indécis, où la grâce est plus grâce encore dans la force, et où la force se retrouve encore dans la grâce; Androgynes de l'Histoire, non plus de la Fable, et dont Alcibiade fut le plus beau type chez la plus belle des nations. »

C'est à vous, êtres de rébellion et de fuite, que toujours nous aimerons, que nous aimons d'autant plus que vous nous comprenez moins, c'est à vous que je veux dédier ces quelques lignes. A quoi bon prétendre ajouter une vaine glose à cette pure image ? Le silence agira mieux, n'est-il pas vrai ?

Le mois prochain, si vous le voulez, nous chercherons plus avant chez Barbey. Je m'attacherai à y trouver un véritable code de l'amour Arcadien.

En attendant, souffrez que vous embrasse,

Votre cousin de Béotie,

JACQUES FREVILLE.

HUBERT MONTEILHET

LE CUPIDIABLE

« Arnaud a une passion pour Jacques... »

Ed. Denoel — 346 p. — 14,40 F

FRANK. S. CAPRIO

LE DROIT AU BONHEUR SEXUEL

« un cri d'alarme lancé à une société qui se croit sexuellement éduquée »

Ed. Denoel — 177 p. — 11,30 F

COLETTE (1)

Décidément les pays de langue anglaise finiront par nous en remontrer en ce qui concerne la connaissance des lettres françaises. Après la monumentale biographie de Marcel Proust par l'anglais Painter voici qu'un Américain, Robert Phelps, s'attaque à Colette, sur la demande de ses éditeurs new-yorkais, ce qui tendrait à prouver que cet écrivain, qui subit en France le purgatoire réservé à certains auteurs après leur mort, n'a pas le même sort aux Etats-Unis.

A la différence de Painter, Robert Phelps a écrit une biographie de Colette à l'aide des éléments choisis dans l'œuvre elle-même de l'écrivain. Il est du reste amusant de voir que le travail du traducteur a consisté en une espèce de traduction à rebours, pour reconstituer le texte original en français, partant d'un texte déjà traduit.

Le titre anglais du livre est : **Earthly Paradise** (« le Paradis Terrestre »). Quel beau titre pour caractériser l'œuvre de Colette ! Ce paradis n'est-il pas pour elle le jardin de son enfance, et la campagne bourguignonne, qui l'ont marquée à tout jamais. « J'appartiens, disait-elle, à un pays que j'ai quitté ». A travers les vicissitudes d'une vie qui ne fut pas exempte de souffrances morales et physiques, c'est le goût de ce paradis terrestre qui a soutenu Colette, lui a conservé l'équilibre, la joie de vivre, tout ce qu'elle a su faire passer dans son œuvre, pleine de l'amour des choses et des plantes, des bêtes et des humains.

Colette s'était toujours refusée à écrire ses mémoires, nous précise Maurice Gaudelet dans la courte préface qu'il a écrite pour ce livre. « Je n'aime pas parler de moi », mais heureusement elle est présente dans tous ses livres, même (et surtout) lorsqu'elle se dissimule sous le couvert d'une intrigue imaginaire.

Aussi Robert Phelps n'a pas eu de difficulté à recréer en quelque sorte les mémoires de Colette, à l'aide d'un choix extrêmement judicieux de textes, en suivant le plan chronologique à l'intérieur duquel la vie de Colette se déroule avec ses joies et ses peines, mais aussi ses amours. Et, naturellement, ce sont ces dernières qui nous intéressent tout particulièrement.

On sait que Colette fut très discrète à ce sujet, sauf en ce qui concerne ses mariages (mais peut-on parler d'amour en ce qui les

(1) Autobiographie tirée des œuvres de Colette par Robert Phelps. Editeur Fayard.

concerne ?). En revanche toute son œuvre est baignée d'une sensualité essentiellement lesbienne.

Et si Colette n'a pas voulu, entre autres choses, nous révéler les dessous de sa liaison orageuse avec l'ex-marquise de Belbœuf, fille du duc de Morny (liaison mentionnée dans la chronologie précédant le choix de textes de Robert Phelps et qui se situe après le divorce de Colette et de Willy son premier mari), il n'est qu'à lire les pages osées dans lesquelles Claudine goûte toutes sortes de voluptés dans les bras de Rézi, la belle Viennoise (même si Willy ou l'un de ses nègres y a ajouté quelque piment).

Et n'oublions pas surtout ce que Colette a écrit de son livre **Le pur et l'impur** (paru en 1932 sous le titre **Ces plaisirs**, d'après la phrase de Rémy de Courmont « ces plaisirs qu'à la légère on nomme physiques ») : « On s'apercevra peut-être un jour que c'est là son meilleur livre », de même que Gide estimait que **Corydon** était son livre le plus important.

De longs extraits du « Pur et de l'impur » figurent dans le livre de Robert Phelps, notamment en ce qui concerne le sujet principal de ce livre, c'est-à-dire l'homophilie, aussi bien masculine que féminine (avec, évidemment, une prédominance de cette dernière). Tout Arcadien se doit de lire ces pages, merveilleusement écrites, où Colette analyse avec lucidité, compréhension et parfois humour, notre milieu, nos joies et nos souffrances.

Tous ceux qui aiment Colette seront heureux de lire ce livre et ceux qui ne la connaissent pas encore pourront découvrir, en un seul volume, à la fois son œuvre et sa vie avec la magie de son style et sa sensibilité profonde.

RENÉ SORAL.

CHIENNE DE VIE (1)
ET LES MONSTRES DE L'ÉTÉ (2)

de FRANÇOISE D'EAUBONNE.

Les Mémoires d' « une Jeune Fille enragée », comme l'écrit plaisamment l'auteur, ne manquent pas d'attraits.

Certes la part faite à l'homophilie y est fort mince, mais elle n'est point pour autant négligeable.

(1) et (2) Julliard. Prix : 20 F chaque volume.

Françoise d'Eaubonne précise avec netteté sa position, d'ailleurs assez originale, vis-à-vis de ces problèmes.

Son hétérosexualité serait fortuite; elle se proclame « comme tout le monde monosexuelle ». Mieux, elle reste convaincue que l'homosexualité lui eût apporté le bonheur.

L'homme ne pouvait être pour elle qu'aventure, incertitude, passage, mais par « goût du vice et de l'irrégularité », elle a choisi l'homme... et ne le regrette pas.

Le fait de voir les choses du point de vue de Sirius lui laisse les coudées franches et, sans être suspectée de plaider pour son saint, lui permet de se faire le défenseur des libertés sexuelles.

Même s'il perce un peu de sophisme dans ces propos, reconnaissons que cela est vrai et qu'on est plus disposé dans le grand public à prêter l'oreille à des avocats, « au casier judiciaire vierge », de toute compromission homophile.

Qu'a-t-il manqué à Françoise d'Eaubonne pour sauter le pas ?

Ni l'occasion, ni l'herbe tendre, semble-t-il, mais une éducation moins engluée de religiosité, des partenaires plus libérées ou plus passionnées aussi.

Maintenant les mauvaises habitudes sont prises et il faut nous résigner à n'avoir en Françoise d'Eaubonne qu'une amie compréhensive et agissante, mais pas une adepte. La sympathie a aussi ses charmes et ils sont grands.

Reste évidemment l'éventualité toujours offerte d'une vocation tardive.

Réjouissons-nous également de trouver au long de ces pages le schéma d'un futur roman.

Roman grec dans tous les sens du terme, puisqu'il aura pour cadre une des Cyclades et pour sujet la peinture d'un bordel de garçons à l'usage des pêcheurs du cru. On précise même que, dans ce pays proche de l'antiquité, une maison de tolérance plus conventionnelle avait fait rapidement faillite et capitulé devant l'homosexualité triomphante !

Inutile, chers Arcadiens, de solliciter des renseignements topographiques plus précis : le secret professionnel prime tout.

SINCLAIR.

DOCTEUR CHARLES MAILLAND

LES APHRODISIAQUES

Ed. Julliard — 240 p. — 18 F

OSCAR WILDE

de PHILIPPE JULLIAN.

La scène se passe à Londres, dans un milieu aristocratique, vers les années 80. A un jeune dandy, qui manifestait tous les signes du plus profond épuisement, une personne compatissante demande : « Etes-vous malade, Mr. Wilde ? — Non, fatigué seulement. Hier, j'ai cueilli une primevère dans les bois et elle était si faible que j'ai dû la veiller toute la nuit. »

Tel est le ton de l'ouvrage que Philippe Jullian, auteur déjà d'un savoureux « Robert de Montesquiou », a consacré au poète et au dandy, **Oscar Wilde** (1) : celui de l'évocation souriante, cocasse, riche en couleurs contrastées. Tout comme son livre précédent, cette biographie lui sert de fil conducteur pour nous entraîner à travers tous les paysages, tous les décors et milieux d'une époque, qui lui a livré ses secrets (2) — ou presque : l'Angleterre victorienne, avant le triomphe définitif de la bourgeoisie puritaine, fille de la révolution industrielle. C'est un univers bien différent de l'image d'Epinal que nous connaissons : derrière la façade d'austérité hypocrite, en effet, nous découvrons les somptueuses excentricités d'une aristocratie fin de siècle, son goût pour l'étrange, le singulier, la délicieuse insolence, le beau sous toutes ses formes. L'essentiel, pour faire la conquête des salons, c'est d'être original (aux deux sens du mot) — ou de nourrir les gens (ce conseil sera donné au jeune Wilde à son arrivée à Londres : **amuser les gens ou les choquer).** Tout autour de cette noblesse tourne une faune de beautés entretenues, de jeunes parasites, de journalistes et poètes en chômage, qu'on peut retrouver parfois dans les bouges de Londres. L'homosexualité, elle-même, s'étale un peu partout, sans encourir le moindre reproche : pour cette société huppée, éprise d'âme (les « Ames » forment le noyau de ce milieu intellectuel et mondain), cela n'existe pas — et l'on justifie toutes les conduites minoritaires, sous prétexte d'esthétisme, à condition qu'elles ne provoquent pas de scandale public !

(1) Librairie Académique Perrin. Prix : 20 F.

(2) Rappelons que Philippe Jullian s'est inspiré de la publication de nombreux inédits et d'ouvrages peu connus des contemporains de Wilde. En particulier, la correspondance du poète, édition anglaise de Rupert Hart-Davis (Londres 1962), traduite en français par Henriette Boissard (Gallimard, 1966), avec documents photographiques. Voir le compte rendu de Robert Amar (*Arcadie,* novembre 1966).

L'esthétisme 1900 : voilà le critère qui sert à juger les faits et gestes des hommes dans cette société. Aussi, est-ce dans cette perspective — celle d'une histoire de « l'art nouveau » dans son développement en Grande-Bretagne — que Philippe Jullian a placé la vie et l'œuvre d'Oscar Wilde.

Présentés sous cet éclairage, « les contrastes de ce destin », tout comme la psychologie de l'Angleterre victorienne, s'expliquent beaucoup mieux, et le personnage de Wilde, ce théâtre ambulant, ce paradoxe incarné, cet immoraliste qui choquait si fort le puritanisme du jeune Gide, prend une toute autre dimension : ce sont les armes du **lion** 1880, du Rastignac victorien, au service de ses ambitions. Le moyen de faire carrière !

Encore faut-il avoir la vocation, bien entendu ! Pour Oscar, cette vocation se manifeste dès le collège. Il admire « le dandysme flamboyant de Disraeli, ses chaînes d'or, ses bagues, ses pelisses à brandebourgs ». Etudiant à Oxford, cette ville « si occupée de théologie », il se fait « le promoteur d'une nouvelle réforme, celle du costume qui désormais devrait être esthétique ». Son mot : « j'espère vivre à la hauteur de ma porcelaine ». A Londres, il perfectionne son rôle. Mais surtout, il « invente un genre nouveau : le dandy exténué ». Ses raisons ? Pour Philippe Jullian, Wilde manquait d'argent ou de jarret, pour atteindre la dimension d'un Brummel, esthète accompli.

Le dandysme exige le sens de l'insolence brillante, de l'excentricité agressive. Nous savons que Wilde n'était dépourvu ni de l'un ni de l'autre. Déjà, au collège, enfant difficile, mais intelligence précoce, le jeune Oscar, fort peu sportif, expliquera à un directeur : « Le football est sûrement très bien pour les filles endurcies mais vraiment peu indiqué pour des garçons délicats. » Tête du directeur ! A Oxford, il regrette que Luther n'ait pas inclus un article sur l'esthétisme dans son code du parfait réformateur : « Je suis sûr que ses cravates étaient des horreurs. »

Ainsi, dans toutes les circonstances de sa vie, sauf après le procès qui ruinera le moral et le physique du prisonnier, l'humour et les impertinences calculées, l'esprit sauveront Oscar Wilde de la banalité et du sordide. Après sa rencontre avec Lord Alfred Douglas, une imprudence de son ami (Bosie, assidu des bouges, a oublié ou s'est fait voler un manteau. Or, dans une poche, il y a des lettres révélatrices d'Oscar) entraîne la venue de maîtres-chanteurs dans la vie du poète. Voici le dialogue d'une de ses scènes : J'ai là une lettre que vous seriez content de racheter. J'ai besoin de dix livres — Dix livres, s'écrie Wilde. Mais, mon ami, vous n'avez pas la moindre idée de la littérature. Si encore, vous m'en demandiez cinquante, j'aurais pu vous les donner... » Admirable sang-froid d'un homme menacé pourtant d'un scandale !

Dans son homosexualité elle-même, on trouve des traces de dandysme. D'Oxford à Londres, les amis du poète sont de beaux et minces jeunes gens, dotés d'intelligence, d'un sens esthétique, de grâces un peu félines. A Oxford, d'ailleurs, où il est « le centre d'un

petit monde homosexuel (encore qu'il n'ait pas conscience de l'être) avec ses drames, ses commérages et ses scandales, l'**amour grec** fait partie des bonnes manières ! L'image nuancée, que Philippe Jullian nous offre de la vie estudiantine dans cette ville médiévale, est bien significative : on découvre quelle place importante ont occupé les tendances homophiles dans la formation spirituelle, sentimentale et sexuelle de la classe dirigeante anglaise, de la fin du dix-neuvième à nos jours. On pourrait même affirmer que l'homosexualité relève du patrimoine culturel de l'Angleterre ! Mais il faut lire les pages consacrées aux clubs aristocratiques d'Oxford pour bien s'en rendre compte. Au passage, on récoltera des anecdotes savoureuses, des descriptions impressionnistes, délicate reconstitution d'un paradis hellénique !

Dandy, comédien (« ce très grand acteur, le plus grand de son temps avec Sarah Bernhardt »), grand voyageur aussi (il y a plusieurs chapitres, d'une rare drôlerie, sur les activités du conférencier Wilde à l'étranger, ses rencontres avec des célébrités, à Paris, New York, Rome, etc...), tous ses déguisements cachent un autre Wilde : un tragique en puissance, doué d'un « flair pour le dramatique, ce goût de l'horreur qui donnent tant de relief à tous ces rôles... ». Et l'un des mérites de son biographe, à mes yeux, est d'évoquer tout ce côté tragique du personnage. Car le procès Wilde ne constitue pas un accident effroyable dans l'existence d'un dandy honoré. Philippe Jullian a bien raison de contester la thèse du Wilde martyr, si chère à Robert Ross. Elle a nourri la légende, tout comme les souvenirs des amis de Bosie ont alimenté le mythe opposé : celui de l'esthète superficiel, sans profonde envergure.

Dès sa jeunesse — ou presque —, Oscar Wilde souhaite un destin exemplaire : réussite inégalée dans la société ou catastrophe foudroyante. Des deux, le plus important n'est pas le triomphe dans le monde, mais bien la victoire au sein d'une totale défaite. « Qui veut sauver sa vie la perdra », a-t-on écrit quelque part ! Ou encore : toute réussite a un goût d'échec. Et vice-versa. Vive donc l'échec qui contient une gloire, d'un ordre supérieur ! Et seule, une tragédie, dont on est le héros **ou** la victime (l'un **et** l'autre), peut assurer ce triomphe éternel du poète. Certes, Philippe Jullian n'oublie pas les responsabilités de ses proches (à commencer par celles de Douglas, qui excite Wilde contre son affreux marquis de père; mais le patriotisme exalté de la mère d'Oscar — farouche Irlandaise, les maladresses psychologiques, le désir de vengeance de ses amis auront contribué à la perte du poète); et, sur l'écœurante conduite des juges, symbole de cette société médiocre, qui prend sa revanche sur le génie, il donne la meilleure illustration possible. De même, sous le cynisme de ses propos, l'**Oscar Wilde** de Philippe Jullian révèle sa générosité, son bon cœur, son humanité. Cependant, ne nous trompons pas : Wilde a été aussi un immoraliste, un destructeur de toutes les valeurs établies (littéraires, morales, philosophiques).

A cet égard, l'étude des textes (et de leurs sources), l'analyse de certaines boutades, apportent un judicieux commentaire critique. Pour

Philippe Jullian, Wilde annonce le nihilisme contemporain : Nietzsche, par exemple, et, par le sens qu'il attribue à son homosexualité (une anti-valeur), il précède Genêt (il cite Sartre à ce propos) (3). Finalement, le dandysme, chez Wilde, n'est plus l'arme d'une ambition sociale : c'est la cachette d'un explosif. Et sous l'esthète se dissimule un révolutionnaire.

Cette conclusion ne manque pas d'audace, elle peut sembler déraisonnable. Mais « on est injuste avec Oscar, remarque Jullian, dès qu'on commence à être raisonnable ».

La richesse de cet ouvrage, son extrême variété, le destinent à l'attention de tous les Arcadiens, comme on voit. Je tiens à signaler, avant de terminer, la contribution de Philippe Jullian à la connaissance de l'enfant Wilde, dans l'Irlande préindustrielle, au milieu d'une famille excentrique et désordonnée. Sur les parents du poète, il multiplie les détails croustillants et véridiques. Cet « Oscar Wilde », décidément, est une mine de révélations ! D'autre part, Philippe Jullian a l'art de créer une atmosphère. Son livre a le charme des Actualités 1900 ou des vieux albums de photographies. Avec le piquant de l'**Exilé de Capri !** Et, y a-t-il meilleure illustration de ce mot de Cocteau (un peu malmené ici cependant) ? : « Oscar Wilde a payé cher le luxe d'être Oscar Wilde. Mais c'est un luxe que d'être Oscar Wilde. Il est normal que cela coûte cher. »

André CLAIR.

A PROPOS D'UNE EXPOSITION

Après avoir reçu une affluence torrentielle de visiteurs, l'exposition Picasso vient de fermer ses portes.

En suivant les flèches indicatrices qui guident à travers cette cathédrale de toiles peintes, j'ai noté quelques réflexions toutes brutes, sans élaboration ni littérature, et surtout sans préjugé aucun.

Voici ma plus grande surprise : Picasso, le plus grand peintre de notre temps, le peintre qui a créé, à une cadence aussi prodigieuse qu'un Hugo, une œuvre qui semble celle de plusieurs hommes de génie à la fois — et qui n'a pas fini encore, certes ! de nous étonner — Picasso, ce maître incontesté et incontestable, n'est un coloriste qu'à titre secondaire. De tous les peintres de notre temps, il

(3) Pour Sartre, en effet, l'homosexualité de Wilde (mais aussi son dandysme) constitue, tout comme chez Genêt, une entreprise de subversion radicale des valeurs : l'artificiel doit remplacer le naturel; le laid, le beau; etc...

est le seul pour qui la couleur ne vient qu'en second, à titre de servante intelligente. Son irremplaçable fulgurance se développe dans le domaine du dessin. Voici pourquoi, devant certaines de ses grandes compositions : **Guernica**, les **Ménines** d'après Velasquez, toutes de noir, de blancs et de gris, on a envie de se prosterner en hurlant des remerciements. Et voilà pourquoi, si imprévu que l'enchaînement puisse vous en paraître, on peut déceler en Picasso le dernier festival de la virilité, l'assomption finale de la dominante virile dans un monde qui se transforme et que polarise le féminin.

La couleur est subjective et féminine. Voyez ceux en qui elle apparaît comme fondamentale : la palette chatoyante du succulent Bonard, les perspectives neuves de l'art abstrait qui n'est plus que jubilation de la couleur pour la couleur ? A côté de cette **réceptivité** — la couleur n'est que la vibration de plus ou moindre grande fréquence de la lumière sur le globe oculaire — voyez cette distorsion, cette voyance, cette pénétration, cette **agressivité** du dessin de Picasso, ce regard armé qui traverse le monde des formes comme un rayon X.

Cocteau a dit de notre peintre : « Il y a en lui un homme et une femme qui se battent. L'homme a le dessus et sort en claquant la porte. Jamais on n'a tant brisé de vaisselle dans un ménage! »

Tout génie est androgyne; mais dans cet androgynat, un des éléments devient la dominante, Animus ou Anima. C'est pourquoi, un jour que je faisais observer en riant à un Arcadien qu'il était fort heureux pour nous autres, pauvres hétérosexuels, que le plus grand peintre du XX[e] siècle soit des nôtres parmi tant de gloires vouées à Corydon, il me dit en me désignant un splendide et mélancolique nu de jeune homme : « J'ai peine à croire que Picasso n'ait été que cela... et pourtant ! »

Et pourtant oui ! Balzac, qui fut hétérosexuel aussi, créa non seulement Rubempré et Vautrin, mais Séraphitus-Seraphita, image parfaite de l'androgyne tel que le cherchait Gœthe. Certains grands chercheurs d'absolu sont « nés mariés » et ont pu exprimer, dans cette empreinte donnée au monde qu'on nomme œuvre, une bisexualité qu'ils ne songeaient point à vivre dans leur chair. L'océan embrasse tout, même l'eau pure formant des veines secrètes dans l'eau salée, comme le prouvent, au large du golfe du Mexique, la présence de ces courants nommés **zenotes.**

Devant l'androgynat spirituel d'un Picasso en qui, cependant, le mâle domine avec tant de démiurgique fureur, on sait qu'on assiste déjà, en pleine vie, en pleine activité de ce contemporain magistral, à la synthèse d'un siècle étreint en son entier. En regardant son travail, on pense : il voit. Nous, nous ne faisons qu'apercevoir.

FRANÇOISE d'EAUBONNE.

DAVID STOREY

RADCLIFFE

« Amour, haine, sensualité, mysticisme,
cette camaraderie entre Léonard et Victor... »

Ed. Le Seuil — 381 p. — 19,30 F

Pour vos Achats et Ventes immobilières — Location

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. R. COUDRAY
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées)

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI[e])
Téléphone : 727-08-75
(près de l'Etoile et du Trocadéro)
— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e^)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M **

Entièrement rénové

3, rue Hoche
Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e^
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table

PARKING GRATUIT ASSURÉ